



Georges
DUMÉZIL

*Mythes et dieux
des Indo-Européens*

Précédé de
Loki
Heur et malheur du guerrier

MILLE&UNEPAGES
Flammarion

DUMÉZIL

Georges



Mythes et dieux des Indo-Européens

« Une grammaire, pour moi, c'est un roman. » Ainsi Georges Dumézil évoquait-il sa passion pour les langues, point de départ d'une exceptionnelle carrière d'historien et de philologue. Professeur au Collège de France et membre de l'Académie française, il fut l'auteur d'une œuvre abondante, qui n'a cessé d'explorer la civilisation perdue des Indo-Européens et dont l'influence atteint l'ensemble des sciences humaines.

La présente édition, qui rassemble quelques-uns de ses plus grands textes, constitue une introduction générale à la pensée et à la méthode de Dumézil. *Loki* est un ouvrage exemplaire de comparatisme : le personnage du folklore scandinave qui donne son nom au livre y apparaît comme le chaînon manquant entre l'Islande médiévale des sagas et l'univers du Mahābhārata. *Heur et malheur du guerrier* aborde le dossier des mythes et des rites de la fonction guerrière chez les Indo-Européens. *Mythes et dieux des Indo-Européens* est un recueil de textes caractéristiques des résultats scientifiques et de la méthode du savant.

Trois ouvrages fondamentaux, qui rappellent à chaque page combien l'inventeur de la « tripartition fonctionnelle » était aussi un amateur d'histoires et de légendes.

DUMÉZIL

*Mythes et dieux
des Indo-Européens*

Georges Dumézil

*Mythes et dieux
des Indo-Européens*

Précédé de

*Loki
Heur et malheur
du guerrier*

*Édition présentée par
Bernard Sergent*

MILLE&UNEPAGES
●
Flammarion

POUR LOKI : © Flammarion, 1986.

POUR HEUR ET MALHEUR DU GUERRIER : © Flammarion, 1985.

POUR MYTHES ET DIEUX DES INDO-EUROPÉENS :

© Gallimard, pour *Mythe et Épopée*, tome I, 1968 et 1986 ;

Idées romaines, 1969 et 1980 ;

L'Oubli de l'homme et l'honneur des dieux et autres essais, 1985 ;

*Discours de réception de M. Georges Dumézil à l'Académie française
et réponse de M. Claude Lévi-Strauss*, 1979.

© Latomus, *L'Idéologie tripartite*, 1958.

© Payot, *Mariages romains*, 1979.

© Collège de France, Leçon inaugurale.

© Flammarion, 1992, pour les autres textes de Georges Dumézil
et pour la présentation de Hervé Coutau-Bégarie.

© Flammarion, 2011, pour cette édition et pour la préface de Bernard Sergent.

ISBN : 978-2-0812-6651-3

PRÉFACE

« Une grammaire, pour moi, c'est un roman. » C'est ainsi que, quelques années avant sa mort (en 1986), Georges Dumézil évoquait sa passion de toujours pour les langues, point de départ d'une exceptionnelle carrière d'historien, de philologue et de mythologue. Immense savant, professeur honoraire au Collège de France et membre de l'Académie française, Georges Dumézil fut l'auteur d'une œuvre abondante qui n'a cessé d'explorer la civilisation perdue des Indo-Européens – une œuvre que sa vie durant il a sans relâche remaniée et mise à jour ; une œuvre mondialement reconnue et dont l'impact atteint l'ensemble des sciences humaines. Pour autant, et malgré l'heure de gloire du maître dans les années 1980, qui ne contribua pas peu à une meilleure diffusion de ses travaux, ses ouvrages demeurent d'une lecture exigeante, difficile à vulgariser.

La présente édition, qui rassemble quelques-uns de ses plus grands textes, se veut ainsi une introduction générale à la pensée et à la méthode de Dumézil : *Loki* est un ouvrage exemplaire de comparatisme mythologique ; *Heur et malheur du guerrier* aborde le dossier des mythes et des rites de la fonction guerrière chez les Indo-Européens. Tous deux sont des livres fondamentaux, admirables sur les plans de l'érudition et de la démonstration tout comme au niveau littéraire. Sous le titre *Mythes et dieux des Indo-Européens*, on trouvera un recueil (élaboré en 1992 par Hervé Coutau-Bégarie) de textes caractéristiques des résultats scientifiques et de la méthode du savant.

Né à Paris en 1898, très tôt passionné par la matière mythologique et par les langues (il aimait à évoquer l'acquisition de sa première grammaire historique du latin et celle de sa première grammaire de sanskrit comme des moments-clés de sa vie), Georges Dumézil a consacré son existence à une unique spécialité : les études indo-européennes, du nom de ce domaine (allant de l'Inde à l'Europe ; de la mer du Nord à l'Iran) que, depuis le XIX^e siècle, historiens et linguistes ont supposé avoir été occupé par un même peuple, ancêtre de tous ceux qui aujourd'hui parlent des langues appartenant à la même famille linguistique dite « indo-européenne » (des langues aussi diverses que le grec et le latin, le celtique, le germanique, les langues slaves, le persan ou l'hindi... Voir tableau p. 826-827).

Au sein de cette discipline, c'est un problème précis qui intéresse Dumézil : si les langues de ces peuples sont aussi étroitement apparentées, il doit également exister entre ces derniers des ressemblances culturelles, des similitudes socioreligieuses, des divinités analogues, témoignant de la préhistoire commune qu'implique leur apparentement linguistique. C'est ce qu'il s'est attaché à découvrir.

Dumézil n'était pas le premier à se poser la question : celle-ci avait en réalité surgi dès les années 1840, à la suite des grands travaux qui avaient démontré la parenté des langues, au début du XIX^e siècle. À l'époque où Dumézil atteint l'âge de s'intéresser à ce sujet, les études comparatistes se signalaient par un contraste remarquable : alors que la parenté des langues indo-européennes était acquise, que les dictionnaires étymologiques des langues indo-européennes se multipliaient, que les études de linguistique remplissaient les revues toujours plus nombreuses, les études de mythologie comparée avaient en revanche abouti à un échec, ce malgré les efforts de chercheurs comme Adolphe Pictet, Adalbert Kuhn, ou Friedrich-Maximilian Müller. Ces trois auteurs, travaillant sur les premiers acquis, avaient posé un grand nombre d'équations entre noms de dieux ou de héros ; mais à la fin du XIX^e siècle, les travaux de phonétique de Karl Brugmann, qui établissent des règles rigoureuses de rapprochement linguistique entre les mots des différentes langues, amènent à rejeter la plupart de ces équations. De la sorte, au début du XX^e siècle, le bilan était bien maigre : pas un seul nom de héros,

pas un seul nom de prêtrise, n'était commun à plus de deux langues indo-européennes, et un seul nom de dieu était véritablement commun à plusieurs langues : celui qui est en grec *Zeus*, en latin *Jupiter*, en vieil-indien *Dyaus*, en vieil-allemand *Ziu*, en norrois (langue de la Scandinavie ancienne) *Tyr*. Les bilans qui sont rédigés alors (sous la plume d'Otto Schrader ou de Hermann Hirt) n'ont à proposer que des rapprochements entre dieux lituaniens (connus par des textes des XVI^e et XVII^e siècles) et dieux latins – rapprochements qui permettent, selon eux, de percevoir l'état « primitif » de la religion indo-européenne.

Pourtant, le maître de Dumézil à l'université, Antoine Meillet (1866-1936), qui dominait les études de grammaire comparée en France dans la première moitié du XX^e siècle, gardait, malgré son extrême rigueur, une nostalgie pour certains des rapprochements opérés par les auteurs nommés ci-dessus : celui entre les termes *brahmanes* et *flamines*, catégories sacerdotales indienne et romaine ; entre *ambrosia* et *amṛtā*, noms grec et vieil-indien d'une nourriture ou boisson d'immortalité (voir ci-dessous) ; entre le nom des Centaures grecs (*Kentauroi*), celui des *Gandharva* indiens, et celui du *februum* latin. Lorsque Dumézil lui fait part de ses centres d'intérêt, Meillet l'encourage à reprendre l'étude de ces dossiers comparatifs.

Ce jeune Dumézil qui, dès le bac, s'oriente vers la linguistique est, déjà, un homme étonnant. À sa sortie du lycée, il maîtrisait l'allemand, mais aussi le grec et le latin. De plus, à l'âge de 14 ans, il avait eu la chance de rencontrer le grand-père d'un de ses camarades, qui n'était autre que Michel Bréal, l'introducteur de la grammaire comparée indo-européenne en France. Bréal lui avait donné une grammaire de sanskrit, grâce à laquelle Dumézil s'était lancé seul dans l'apprentissage de cette langue. Il parlera plus tard de la « voie royale de la linguistique comparative qui, de Bréal à Meillet, de Meillet à Benveniste, s'allongeait sous [ses] yeux... ».

Voici en tout cas quatre langues indo-européennes dans son bagage. Et il n'en a pas fini avec la capacité exceptionnelle qui s'exprime ici : au fil des années, Georges Dumézil apprendra la

quasi-totalité des langues indo-européennes, en tout cas les anciennes, afin de pouvoir lire les textes dans leur version originale, ce qui représente un effort colossal. Mais il ne se « limitera » pas à elles : les langues caucasiennes deviendront l'une de ses spécialités (voir ci-dessous) ; il apprendra à fond l'une d'elles, l'oubykh, langue en voie d'extinction qu'il sauvera *in extremis* de l'oubli¹. Véritable collectionneur de langues, il apprend également les langues turques lorsqu'il enseigne à Istanbul ; en une autre occasion il se met au kičua (langue amérindienne) et apprend le hongrois (langue ouralienne) en un mois, à ce que l'on raconte !

Sous l'influence de Meillet, Dumézil s'attaque à l'un des problèmes légués par le XIX^e siècle, celui du rapprochement entre le nom grec de l'ambrosie, *ambrosiā*, et son nom indien, *amṛtā* : les deux mots sont en effet très voisins, ne différant, grammaticalement, que par le suffixe. Dès le début, l'originalité de Dumézil est d'envisager les mythes qui entourent l'un et l'autre mots, puis, remarquant que des mythes assez semblables existent dans d'autres provinces du monde indo-européen, il élargit la discussion à ces régions (Scandinavie, Irlande, Arménie, Rome...) où, pourtant, aucun mot apparenté à *ambrosiā* n'existe. Ce travail fait l'objet de sa thèse, *Le Festin d'immortalité*, publiée en 1921.

En 1924, *Le Problème des Centaures*, consacré au rapprochement entre *Kentauroi*, *Gandharva* et *februum*, repose sur la même démarche : étude des mythes (et des rites lorsqu'ils sont connus) attachés aux trois termes, et, si l'on a réussi à y percevoir quelque chose de commun, élargissement à d'autres sociétés de langue indo-européenne qui ne possèdent pas de mots apparentés, mais dont des mythes paraissent appartenir au même ensemble. De même, en 1932, son petit livre intitulé *Ouranos-Varuṇa* repose à nouveau sur des équations proposées au XIX^e siècle, qu'il entend conforter par l'étude de rites et de mythes attachés à l'un et l'autre dieu.

Ces travaux ont été dès alors critiqués, mais c'est du sinologue Marcel Granet, dont Dumézil suit les cours dans les années 1930 (il voulait bien entendu aussi apprendre le chinois !) qu'ils

1. Voir *La Langue des Oubykhs*, Paris, Champion, 1931.

reçoivent le coup de grâce. Pourquoi ? Non que Granet intervienne directement contre les thèses de Dumézil, mais, sur un point purement comparatif, le fait que Dumézil découvre, dans le matériel chinois antique étudié par Granet, des rites semblables à ceux qu'il avait, avec peine, mis en lumière dans *Le Festin d'immortalité*, lui fait considérer qu'il n'a rien découvert d'original : son but était de faire une sorte d'anthropologie du monde indo-européen primitif, et il découvre que cette « anthropologie » lui est commune avec la Chine. Le dossier perd de sa pertinence. Sur un plan plus général, Dumézil apprend avec Granet à davantage respecter les textes. Par exemple, pour rapprocher les rites romains mettant en jeu *februum* – à savoir la fête des Lupercales, où n'intervient pas le moindre cheval – et les Centaures grecs, il lui avait fallu quelque peu « forcer » la comparaison. Granet lui apprend la rigueur méthodologique et, de cet enseignement, Dumézil gardera l'idée que son travail doit être fait d'« explications de textes », qui excluent tout laxisme comparatif.

Cette mésaventure fait toutefois vaciller la confiance de Dumézil. Il n'écrit plus de livres pendant plusieurs années, se consacrant à des études ponctuelles publiées sous forme d'articles. Période de latence qui, peut-être, ne fit que mieux préparer la rupture – véritable révolution épistémologique – de 1938.

Dumézil préparait alors un cours à l'École des hautes études en sciences sociales quand lui apparaît en un éclair une « coïncidence » étonnante : il y a homologie entre les trois principaux dieux de la plus ancienne Rome et les idées qui président aux trois plus anciennes castes (*varṇa*) de l'Inde ancienne. Les trois grands dieux romains se repèrent à l'existence, au sein de la série de prêtres appelés les flamines, de trois flamines *majeurs*, plus éminents que les autres. Les dieux auxquels ils sont dédiés devaient donc avoir, à l'époque où sont créés ces sacerdoces (dans la préhistoire de Rome), une importance particulière : ce sont Jupiter, Mars et Quirinus. Le premier exprime les puissances célestes et est maître des signes qui apparaissent dans le ciel ; le deuxième préside à la guerre et à toutes les opérations de protection ; le troisième, à peine connu aux époques historiques, supplanté sur le Capitole par la déesse Minerve, laisse

deviner son office à ce que son flamme intervient régulièrement dans des cultes liés à la fécondité agricole. À l'autre extrémité du monde indo-européen, Dumézil avait étudié depuis plus de vingt ans une situation faisant singulièrement écho à celle-là : les grandes castes qui, en Inde, répartissent toute l'humanité en quatre catégories – les *brahmanes*, les *kṣatriya*, les *vaiśya*, les *śūdra*, c'est-à-dire les prêtres et enseignants, les guerriers, les producteurs, les serviteurs – ne se discernent, dans les plus anciens textes indiens (à savoir quelques hymnes de la collection appelée *Rig-Véda*), qu'avec l'apparition de trois concepts qui représentent l'essence de ce que seront ensuite les trois premières castes (la quatrième est plus tardive : les *śūdra* sont définis comme les serviteurs des trois autres *varṇa*). Ces trois principes sont le *brahman* (au neutre), le *kṣatra*, et le *viś*. Le premier de ces principes correspond à la religion, le deuxième à la puissance, le troisième à la collectivité (*vaiśya* signifie « les clans »), groupe qui, socialement, rassemble les producteurs. Il y a donc homologie entre la série divine romaine et la série théorique et sociale indienne : toutes deux s'organisent autour des idées de religion, de force et de production. Si l'on ajoute qu'une étymologie du nom *Quirinus* en faisait le rassembleur des hommes (*co-viri-no-*), on voit – ce que comprit le premier Georges Dumézil en 1938 – que les trois plus anciens grands dieux de Rome reposent sur des idées qui s'accordent avec les plus anciennes notions indiennes présidant à la répartition des hommes, comme on peut le voir dans ce tableau :

	Rome	Inde
religion	Jupiter	<i>brahman</i>
Force	Mars	<i>kṣatra</i>
Production agraire	Quirinus	<i>viś</i>
Collectivité humaine		

Ce jour-là, Dumézil avait découvert ce qu'on appellera plus tard la *trifonctionnalité*, ou *tripartition fonctionnelle*. Après quelques hésitations, en effet, il choisit, pour désigner les catégories qu'il venait de mettre en lumière, le terme de « fonction ». Rome et l'Inde sont ainsi les deux piliers sur lesquels s'est bâtie la théorie

des trois fonctions indo-européennes. Ce n'était là que le début. Les années qui suivent sont mises à profit pour étudier les manifestations de triades semblables, soit à Rome et en Inde, soit chez d'autres peuples indo-européens : Germains, Iraniens (d'Iran, de Scythie, du Caucase), Grecs, Celtes, Ombriens... À partir des années 1950, d'autres chercheurs enrichissent le dossier, et l'élargissent en livrant du matériel trifonctionnel appartenant aux Arméniens, aux Slaves et aux Baltes, aux Hittites. Si bien d'autres concepts communs aux divers peuples indo-européens ont été depuis étudiés, par Dumézil ou par des successeurs, la tripartition fonctionnelle reste l'élément fondateur, le plus riche et le plus étudié, de ces idées. Dumézil aura sur ce terrain beaucoup d'émules, en France bien sûr, mais aussi en Belgique, en Espagne, aux États-Unis, en Italie, en Angleterre, en Roumanie... Ses œuvres sont largement traduites en anglais, plusieurs le sont en espagnol, en italien, et en quantité d'autres langues. Le courant à l'origine duquel il se trouve (il ne voulait pas entendre parler d'une « école » issue de ses propositions) est d'une ampleur considérable, et la découverte de 1938 est acceptée par l'immense majorité des comparatistes contemporains. Certains d'entre eux fondent ainsi, aux États-Unis, en 1973, le *Journal of Indo-European Studies* ; à Bruxelles, en 1988, *Ollodagos* ; ou encore, à Bucarest, en 2001, *Studia Indo-Europaea*, toutes revues encore publiées aujourd'hui.

La démarche dumézilienne concerne deux dossiers précis : d'abord, celui, anthropologique, de la définition d'une culture primitive commune aux peuples dont les langues étaient, dans l'Antiquité, de la famille indo-européenne ; secondairement celui, historique, de la filiation de ce passé reconstruit, c'est-à-dire déduit des documents, jusqu'aux cultures historiquement attestées découlant, au moins partiellement, de cette culture indo-européenne préhistorique.

Mais la méthode de Dumézil put également être « exportée » : lorsque l'anthropologue africaniste Luc De Heusch étudie des mythes bantous, dans les années 1960-1980, c'est bien cette méthode, distinguant des fonctions et leur articulation, qui lui fournit les meilleures clés interprétatives. Dans sa thèse, publiée

en 1968¹, et dont Dumézil avait été le directeur, Georges Charachidzé analyse de manière similaire la mythologie géorgienne (les Géorgiens, implantés dans l'ouest du Caucase, ne sont pas Indo-Européens par leur langue). D'autres auteurs encore ont étudié dans des termes semblables la mythologie japonaise.

C'est dire que le travail dumézilien a une portée au-delà du terrain propre où il s'est élaboré. Lorsque Claude Lévi-Strauss se lance dans l'œuvre prodigieuse qui culminera dans les quatre tomes de ses *Mythologiques*², le « dépassement » que Dumézil avait opéré par rapport à la linguistique (j'y reviens ci-dessous) est à ses yeux fondateur : tout son travail à lui consiste à comparer des mythes amérindiens, appartenant à des peuples de familles linguistiques totalement distinctes. Outre que son propre projet est différent, et philosophique plus qu'anthropologique, il ne peut pas, pour sa part, faire de comparatisme dumézilien, c'est-à-dire interne à une même famille linguistique. La démarche dumézilienne l'intéresse en revanche précisément en ce qu'elle autorise un comparatisme qui ne s'appuie pas sur les faits linguistiques.

Nommer Lévi-Strauss, c'est évoquer le structuralisme. Lévi-Strauss commence à être connu du grand public dans les mêmes années où l'œuvre de Dumézil sort des cercles de spécialistes pour toucher un auditoire plus vaste. Dans les mêmes années également, le travail, admirable, de Jean-Pierre Vernant sur la Grèce ancienne parvient aux oreilles des journalistes scientifiques. Il y a des points communs entre ces trois savants : travaillant largement ou exclusivement à partir du matériel mythologique, ils posent les questions en termes de systèmes et de relations. Il n'en a pas fallu davantage pour que tous trois soient enrôlés sous l'étiquette de « structuralistes ». Leurs approches sont pourtant toutes différentes : à Lévi-Strauss, qui cherchait dans l'étude des mythes amérindiens une « pensée sauvage » susceptible de lui livrer les fonctionnements originels de la pensée humaine, s'opposent tant Dumézil, qui cherchait avant tout à percevoir une culture préhistorique dont la notion

1. Paris, Maspero.

2. Paris, Plon, 1964-1971.

se fonde sur l'apparement linguistique d'un groupe de peuples, que Vernant, qui mettait en relations divers plans de la culture grecque pour discerner les rouages intellectuels de cette culture antique. Pourtant, il se trouvera des auteurs pour prendre l'étiquette au mot et reprocher à Dumézil de ne pas faire de l'authentique structuralisme... ce qu'il n'avait jamais prétendu faire. Il en résultera une certaine irritation, qui s'exprime par exemple dans l'Introduction à *Mythe et épopée* II¹, où Dumézil affirme qu'il n'emploiera plus désormais les mots « structure » ni « structural », mais seulement l'utile verbe « structurer ».

La gloire a toujours son revers, et la célébrité acquise par Dumézil lui valut des attaques plus graves que le malentendu qui vient d'être évoqué. Si, dès les années 1950, l'helléniste italien Arnaldo Momigliano avait déjà lancé quelques flèches, se demandant si la découverte de 1938 ne reflétait pas les idées d'extrême droite de l'auteur, c'est au tournant des années 1980 qu'une polémique, cette fois-ci internationale, engageant un Italien (Carlo Ginzburg), des Français, un Américain (Bruce Lincoln), entreprend de dénoncer Dumézil comme ancien sympathisant du nazisme dans les années 1930, inclination politique dont son livre *Mythes et dieux des Germains* (1939) serait la trace tandis que les « Indo-Européens » ne seraient que le nom scientifiquement déguisé des « Aryens » exaltés par le national-socialisme. Dans la portée de l'accusation, l'ensemble de l'œuvre dumézilienne est mise sur la sellette. En 1992, le sociologue Didier Eribon répond à ces accusations dans un livre qui a eu un succès mérité², mais ce travail de réhabilitation s'appuyait largement (et bien sûr heureusement) sur des entretiens menés avec Dumézil lui-même, entre 1980 et 1986. Or il est certain que le grand savant a caché son passé ; plus exactement, qu'il l'a rejeté : lorsque, en 1981, il découvre qu'une association lyonnaise qui lui avait proposé de travailler avec elle en linguistique et en mythologie indo-européennes est d'extrême droite, il envoie aussitôt sa démission.

1. Paris, Gallimard, 1973.

2. *Faut-il brûler Dumézil ?*, Flammarion, 1992.

Aujourd'hui, il est acquis que Dumézil a réellement été proche de l'extrême droite dans les années 1920, compagnon de route de l'Action française, le groupe royaliste, nationaliste et antisémite de Charles Maurras, et qu'il « s'assagit » un peu dans les années 1930, travaillant pour le journal *Le Jour*, très à droite mais moins extrémiste que le mouvement de Maurras. La véritable question est celle du rapport entre les travaux de Dumézil et ses idées politiques. Il est tout aussi certain aujourd'hui, et de longue date pour qui connaît le « dossier », que Dumézil n'a pas « inventé » les trois fonctions indo-européennes pour appliquer un schéma d'extrême droite (un tel schéma n'était pas diffusé dans ces milieux), mais qu'il les a découvertes en comparant des données indiennes et romaines. Les Indiens hiérarchisent les hommes (*Homo hierarchicus* est le titre d'un livre du sociologue indianiste Louis Dumont¹), mais Dumézil ne s'est fait en aucun de ses travaux le défenseur de ce système social. En somme, il faut bien distinguer les choses : le comparatisme indo-européen relève d'une spécialisation technique et difficile ; il faut entrer dedans pour le comprendre ; on n'y décèle aucunement l'influence des idées politiques de Dumézil, qui sont une autre chose – laquelle a d'ailleurs évolué au cours du temps.

Revenons en arrière. Lorsque, en 1958, la revue *Latomus*, à Bruxelles, demande au savant une synthèse sur la tripartition fonctionnelle, Dumézil avait déjà écrit dix-neuf livres, dont dix consacrés à l'approfondissement de cette découverte et à la révélation de sa fertilité. La petite synthèse bruxelloise s'intitulera *L'Idéologie tripartite des Indo-Européens*. Certains chapitres de cet opuscule ont été sélectionnés par Hervé Coutau-Bégarie en 1992 pour figurer dans le livre qu'il intitulait *Mythes et dieux des Indo-Européens*, recueil repris dans le présent volume.

On a vu comment et combien le dépassement de la linguistique opéré par Dumézil est radical. Ses livres de 1921 et de 1924 s'affranchissaient déjà partiellement de la linguistique, puisqu'ils

1. Paris, Gallimard, 1966.

étudiaient les mythes de peuples ne possédant pas de termes apparentés à ceux qui fournissaient le point de départ de l'enquête. Les trois fonctions découvertes en 1938 se dispensent pour le coup complètement d'un fondement linguistique. Certes, Dumézil rapprochait-il à cette époque le nom du *brahman* indien et celui des *flamines* romains. Mais ce n'était pas le fondement de la découverte, et par ailleurs cela n'est pas en coïncidence avec la tripartition fonctionnelle, puisque le *brahman* désigne en Inde le personnel de la seule première fonction, tandis que le terme de *flamines majeurs* s'appliquait aux prêtres de trois dieux se répartissant sur les trois fonctions, et ceux dits *mineurs* l'étaient de plusieurs autres dieux encore. Et pour le reste, il n'y a aucun rapport linguistique entre le dieu de la guerre indien, le dieu des *kūatriya*, Indra, et son homologue romain, Mars. Pas davantage entre Jupiter, dieu des *auspicia* ou signes célestes, et les dieux védiques que Dumézil sera amené à relier à la première fonction, Mitra et Varuṇa.

En somme, la linguistique fonde assurément la notion même d'*indo-européen*, terme qui ne s'applique en propre qu'à une famille linguistique. Mais, cela acquis, le comparatisme mythologique, religieux, idéologique, peut, et doit, s'émanciper de sa base linguistique.

C'est aujourd'hui une évidence. Après tout, les locuteurs actuels des langues indo-européennes sont les uns chrétiens, d'autres musulmans (Iraniens en majorité, Ossètes et Albanais pour partie, Bosniaques...), d'autres encore parsis, et un bon nombre hindouistes : la parenté linguistique ne correspond plus du tout à un apparentement religieux ou idéologique. C'est-à-dire que, là encore, et d'autre manière, le plan idéologique se sépare du plan linguistique. Cette évidence n'était pas, en 1938, celle des comparatistes qui se livraient, sur le dossier indo-européen, aux joies indicibles de la grammaire comparée.

Pour sa part libéré d'une contrainte par sa découverte, l'esprit de Dumézil prend bientôt son envol, et, outre la tripartition fonctionnelle, ce sont des pans entiers de matière traditionnelle qui s'ouvrent à son esprit comparatiste et prodigieusement érudit.

C'est ici qu'intervient *Loki*, dont il faut dire l'histoire, ou, plus exactement, les histoires.

Il y en a une strictement éditoriale. Lorsque Dumézil rédige le livre qui portera ce titre, il est un auteur à peine connu, et la religion scandinave l'est, en France, encore moins que lui. Un titre comme *Loki* ne dit rien à personne. Un éditeur, G.P. Maisonneuve, se dévoue pour publier le livre en 1948. C'est l'échec. Quelques mois passent, et l'éditeur propose à l'auteur de racheter les exemplaires restants (presque tous !) ou ce sera le pilon. Dumézil ne rachète pas. C'est le pilon.

En 1986, les éditions Flammarion décident de rééditer l'ouvrage. Entre-temps, Dumézil a été reconnu pour un savant de premier plan, les médias ont découvert son existence, et, grâce à ses lecteurs, grâce aussi à l'apparition d'une production de qualité sur la religion scandinave, grâce à des gens comme Régis Boyer, professeur de littérature et civilisation scandinaves à la Sorbonne de 1970 à 2001 ou à Henri Renauld-Krantz, spécialiste de mythologie nordique, *Loki* est un personnage désormais connu de tout un milieu passionné de mythologie. Espérons que la place qu'il occupe dans la présente édition lui promette encore de belles années de succès.

L'autre histoire de *Loki* est plus ancienne, et épistémologique. Il faut dire que ce personnage est principalement connu par un auteur islandais du XIII^e siècle, Snorri fils de Sturla (1179-1241), dont les écrits livrent l'essentiel de ce que nous savons sur la religion et la mythologie scandinaves anciennes. Mais voici : en dehors de Snorri, *Loki* est à peine mentionné ; il est pratiquement ignoré des sagas, pourtant rédigées elles aussi en Islande. Alors, Snorri a-t-il menti ? Ou, autre formulation, a-t-il tout imaginé ? Certains auteurs, dans la première moitié du XX^e siècle surtout, l'ont pensé, ajoutant que, vivant trois siècles après la christianisation de l'Islande, il ne pouvait rien savoir de l'ancienne mythologie nordique, que tout était sorti de sa tête, et leur attaque s'est concentrée sur *Loki*. Il était plus difficile de s'en prendre à d'autres dieux, comme Óðinn et Thórr, qui ont laissé tant de traces dans la toponymie, dans l'anthroponymie, et se retrouvent aussi dans des textes du haut Moyen Âge en Allemagne (Óðinn y

est Wotan et Thórr Donar) ou dans l'Angleterre préchrétienne. Pour Loki, rien, ou presque. Quoi de mieux pour prouver le « mensonge » de Snorri ?

C'est en plein cœur de ce débat – alors même que la cause est presque entendue – que Dumézil rédige le livre qui s'appellera *Loki*. De quoi s'agit-il alors ?

Dumézil a commencé à s'intéresser aux Ossètes, un peuple du Caucase, à la fin des années 1920. Séjournant en Turquie, il fait un grand voyage dans le Caucase soviétique, et y achète des centaines de livres. C'est une caisse entière qu'il sort d'URSS, tout à fait légalement. De cette caisse, et aussi de sa visite à une communauté caucasienne réfugiée dans l'Ouest anatolien, sortiront deux choses : d'une part, Dumézil acquiert en quelques années la réputation de spécialiste des langues caucasiennes. Lorsque le grand linguiste, et ancien maître de Dumézil, Antoine Meillet, envisage la réédition améliorée d'un ouvrage consacré aux langues du monde¹, c'est à Dumézil qu'il confie la rédaction du chapitre sur les langues caucasiennes (rappelons qu'en leur grande majorité, elles ne sont pas indo-européennes). D'autre part, grâce aux travaux des folkloristes russes, sort de ladite caisse un aperçu des traditions et de la mythologie des Ossètes, qui, quant à eux, sont de langue iranienne, donc indo-européenne. Dumézil commence à apprendre leur langue, comme toutes celles qu'il rencontre sur sa route.

Il découvre ainsi que les Ossètes parlent, en leurs légendes, d'un peuple appelé les Nartes, véritable projection mythique d'eux-mêmes, divisé en trois familles – les intelligents, les forts, les riches. Autant dire que les traditions ossètes joueront un rôle dans la découverte de la tripartition fonctionnelle : Dumézil connaissait cette répartition familiale mythique presque dix ans avant sa trouvaille de 1938. Notons au passage qu'il a traduit en français et publié en deux ouvrages l'essentiel de ce matériel ossète².

Or, les forts, les *Aesaertaeghatae*, ceux dont parlent le plus – et de loin – les récits, comptent parmi eux un individu perturbateur

1. *Les Langues du monde*, Paris, 1952, t. I.

2. *Légendes sur les Nartes*, Paris, Honoré Champion, 1930 ; *Le Livre des héros, légendes sur les Nartes*, Paris, Gallimard, 1965.

qui joue à ses compagnons des coups aussi pendables que ceux que joue Loki aux dieux scandinaves, les Ases. Jusque-là, rien qui mérite un livre. Le personnage perturbateur est commun à un nombre considérable de mythologies, à tel point qu'il a reçu un nom précis : en anglais le *trickster* ; en français le *décepteur*.

Mais voici : entre le décepteur scandinave, Loki, et le décepteur ossète, appelé Syrdon, ce n'est pas seulement un type de personnage qui est commun, c'est un même *rôle structurel* au sein d'une communauté par opposition à laquelle il se définit, et ce sont de multiples *points communs mythiques*. C'est le mérite de Dumézil que de les avoir vus. Car par le livre qu'il consacre à cette découverte, Dumézil renversait la direction de la démarche critique mentionnée plus haut : si Loki est aux Ases ce que Syrdon est aux *Aesaertaegkatae*, et sachant que le germanique (dont fait partie le norrois, langue de l'ancienne Islande) est, comme l'ossète, une langue indo-européenne, il faut parler d'un héritage commun aux deux peuples – donc, Snorri n'a rien « inventé ». C'est pourquoi un chapitre du livre s'intitule « Réhabilitation de Snorri ».

C'est une démarche analogue qui préside à la rédaction, en 1959, du deuxième ouvrage repris dans ce volume. *Heur et malheur du guerrier* a été l'un des livres les plus lus de Georges Dumézil. Petit en volume, intense dans ses chapitres, pointant des questions spécifiques sur l'ancienne idéologie de la guerre, il est sans doute le travail qui a, le premier, fait connaître le savant en dehors des cercles de spécialistes. Il se compose, en l'état que lui a donné Dumézil en 1985, de quatre parties qui sont autant de petits chefs-d'œuvre.

La première étudie les parallélismes entre le grand mythe indien du dieu Indra et ce que les Romains appelaient l'histoire de Tullus Hostilius, le troisième de leurs anciens rois. C'est en effet une découverte de Dumézil, sur laquelle il est nombre de fois revenu en raison de son intérêt pour la matière latine, que les Romains ne racontaient pas de mythes au sujet de leurs dieux (tous ceux qu'on prend pour tels, du type « Jupiter épousa Junon », sont en réalité d'origine grecque), mais que ce qui se trouve comme mythologie chez les autres peuples de langue indo-européenne a été traité à

Rome comme histoire. Tous les récits ou presque concernant les rois de Rome trouvent des parallèles dans d'autres domaines indo-européens. C'est ainsi que les épisodes et les rouages de l'histoire de Tullus Hostilius se retrouvent, au complet, mais « à la sauce » indienne, dans celle du dieu Indra. Excluant la mythologie, les Romains ont aussi balayé le merveilleux. Indra tue des dragons ; Tullus et ses soldats tuent des ennemis.

La deuxième partie envisage une série de mythes concernant des personnages qui, majoritairement des guerriers, connaissent une vie rythmée par les trois fonctions indo-européennes. Notons ici que le chapitre traitant d'Indra a été critiqué par des indianistes, au prétexte qu'il est démontré que le *Markaṇḍeya Purāṇa* – source de Dumézil pour la triplicité des péchés d'Indra – est une œuvre relativement tardive, faite de bric et de broc. Mais s'il a été ainsi montré que le *Markaṇḍeya Purāṇa* est composé de morceaux, on n'a pas pour autant montré que l'un des morceaux récupérés ne contenait pas déjà l'ensemble du mythe trifonctionnel d'Indra. Le même *Purāṇa* contient par exemple un autre texte, le *Devī- ou Caṇḍī-Māhātmya*, cité *in extenso*, et dont l'ancienneté est incontestable (comme on en jugera en consultant notre étude, *Athéna et la grande déesse indienne*¹).

La partie intitulée « le personnel de la fonction guerrière » reprend et développe un article publié en 1953 dans le prestigieux *Journal asiatique*. Il garde de cet article un côté technique qui peut surprendre plus d'un. Alors explicitons. Lorsque Dumézil écrit, au sujet des prêtres appelés les fétiaux, que leur nom est analysable en *fēti-ales*, car « cf. sanskrit *dhātu* », il se dispense et de dire ce que signifie *dhātu-*, et d'expliquer quel rapport il peut y avoir entre *dhātu-* et *fēti-*. Il faut savoir ici que la phonétique comparée des langues indo-européennes a pu, dès la fin du XIX^e siècle, fixer les règles de transformation des sons (phonèmes) d'une langue à une autre, et reconstituer, en amont, les formes initiales à partir desquelles les phonèmes des langues historiques se sont formés. C'est ainsi que l'on a pu montrer que le *f-* initial du latin peut,

1. Bernard Sergent, *Athéna et la grande déesse indienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, *passim* et pp. 335-336.

entre autres, remonter à un **dh-* indo-européen, lequel s'est au contraire maintenu en sanskrit ; ce qui peut s'écrire en équation phonétique : latin *f-* = vieil indien *dh-*. De même, on sait qu'aux *e* et *o* des langues indo-européennes occidentales répondent en vieil-indien, et aussi en iranien, uniformément des *a*. Dès lors, *dhātu-* représente un ancien **dhētu-*, et *fēti-* un ancien **dhēti-* : les deux mots ne diffèrent que par ce qu'on appelle le thème, qui est en *-u* dans le mot sanskrit, en *-i* dans le mot latin. Quant au sens de **dhātu-*, c'est à la fois « assise, fondation » et « constituant, élément ».

Cette précision donnée, on appréciera la rigueur de la discussion de Dumézil qui, lors même que sa démarche dépassait la linguistique en n'en faisait plus dépendre l'étude mythologique, ne s'est cependant jamais privé d'y recourir pour expliquer mots et noms propres. La linguistique reste un puissant moyen d'expliquer les valeurs et les significations, et révèle ici des éléments communs, concernant dieux et vocabulaire de la guerre, entre les différentes langues et cultures indo-européennes.

La quatrième partie, « Aspects de la fonction guerrière », envisage une série de questions touchant à la mythologie du dieu Indra. Si la première partie le comparait principalement au Romain Tullus Hostilius, la quatrième signale des points communs entre le mythe d'Indra et ceux d'autres traditions indo-européennes : le combat du dieu contre le dragon a une nette ressemblance avec le combat d'un jeune guerrier scandinave, Höttr, contre un dragon tué et remis sur pied par son maître. De même, les métamorphoses animales auxquelles se livre le correspondant iranien d'Indra ont de nets parallèles dans le domaine nordique. Chose originale, pour la première fois Dumézil sort du monde indo-européen, et, voulant montrer que les différents épisodes abordés dans cette partie sont à mettre en relation avec les procédures initiatiques, éclaire celles-ci par des rites du Nord-Ouest de l'Amérique amérindienne. Il ne pose certes pas le problème de la relation en termes historiques, mais laisse ouverte la raison de la ressemblance.

La réunion des deux ouvrages majeurs que sont *Loki* et *Heur et malheur du guerrier* permet une véritable entrée dans l'art et la

manière de Dumézil : le savant, outre une méthodologie remarquable et un talent décisif pour la démonstration, avait un authentique style original, il écrivait un admirable français – rappelons qu’il fut élu à l’Académie française –, traversé d’un humour fin qui fait plaisir à lire.

Le troisième livre édité ici est tout différent. Ce n’est pas un ouvrage de Dumézil à proprement parler, mais un montage de textes par lequel un fidèle entre les fidèles de Dumézil, Hervé Coutau-Bégarie, a entendu composer une sorte de « discours de la méthode » dumézilienne. Il a donc regroupé un certain nombre de travaux du savant, articles ou chapitres de livres, dans lesquels Dumézil a été amené à préciser tant sa démarche que son objet, ou, face à des polémiques, à apporter des mises au point à tel ou tel moment de sa carrière. Le cœur du livre réunit des travaux caractéristiques et exemplaires : reprise du petit livre commandé à Dumézil en 1958 par la revue *Latomus* sur « l’idéologie tripartite des Indo-Européens », qui permet de donner sous forme condensée la plus grande partie des résultats de la recherche à cette date ; analyse comparative d’une modification parallèle de la seconde fonction dans un sens « démilitarisé » à la fois à Rome, dans l’œuvre de Cicéron, et en Iran zoroastrien, dans la série des six « archanges » ou « entités » qui assistent le grand dieu Ahura Mazda et en lesquels Dumézil avait découvert l’adaptation d’une théologie trifonctionnelle ; ou encore examen critique des questions posées par la comparaison entre formes de mariages dans les différentes traditions indo-européennes.

Du même Hervé Coutau-Bégarie, outre une « Présentation » ferme et nette, on pourra lire le chapitre intitulé « Fabrication de l’histoire », dans lequel, citant bien sûr plusieurs fois le maître, il synthétise une partie importante de ses résultats : la comparaison des motifs dans différents récits montre que ce qui est un mythe là est dit histoire ici. Selon que l’on parle des Indiens, des Romains, des Germains, une même matière peut être traitée différemment, et cela, seule la comparaison a permis de le découvrir.

La comparaison, en effet, est la clé des découvertes de Dumézil. Voici trois ouvrages qui permettent à la fois d'en mesurer l'importance – pour l'histoire des Indo-Européens, pour celle des Romains et celle de chacun des autres peuples de cette famille linguistique, pour celle de la théorie du récit et celle de la mythologie – et d'entrer de plain-pied dans cette pensée-ci, l'une de celles qui ont, intellectuellement, dominé le XX^e siècle.

Bernard SERGENT,
janvier 2011

NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS

Les citations sont faites, pour chaque langue, dans l'orthographe ou la transcription usuelle.

En vieil-islandais, comme en irlandais, les voyelles longues portent un accent aigu (dans les autres langues où elles sont marquées, un trait) : *Þ* et *ð* sont des spirantes dentales, sourde et sonore (« *th* » anglais) ; *ø* et *æ* sont des variantes de *ö* ; *y* est voisin d'allemand « *ü* » ; *j* est *i* consonne.

En vieil-irlandais, *h* spirantise l'occlusive précédente ; *sh* est à peu près « *ch* ».

En russe et en ossète, *c š ž č ĵ* valent français « *ts ch j tch dj* » ; *x* et *ğ* valent l'*ach*-haut-allemand et la sonore correspondante ; *j* est *i* consonne ; *y* est une voyelle sourde (turc « *i* sans point »). En ossète *æ* est un *a* très ouvert, *q* une pharyngale sourde.

En sanscrit, *ṛ* est « *r* » voyelle ; *ṁ* nasalise la voyelle précédente ; *c j* valent français « *tch dj* » ; *ś ṣ* sont deux variétés de chuintantes sourdes (cf. français « *ch* ») ; *t ḍ ṇ* sont rétroflexes (« *t d n* » prononcés la pointe de la langue retournée vers le palais) ; *ḥ* est un souffle sourd substitué à *s* en certaines positions ; *y* est « *i* » consonne ; et *ñ* et *ṅ* sont les formes prises par *n* devant *k* et *g* et devant *c* et *j*.

En gallois, *ll* est une latérale (le souffle passe par un côté de la bouche) ; *th* et *dd* sont le « *th* » sourd et sonore de l'anglais ; *w*, voyelle, vaut allemand « *u* » et, consonne, anglais « *w* » ; *u* est une variété de « *i* » ; *y* est « *i* » vélaire ; *ch* est l'*ach*-Laut de l'allemand.

Dans d'autres langues, ś ź sont des chuintantes, variantes de š ž ; ə est la voyelle chva ; hors du grec, θ ð valent « th » sourd et sonore de l'anglais.

ABRÉVIATIONS

Plusieurs revues et collections sont désignées par les sigles usuels :

AJP	<i>American Journal of Philology.</i>
ANF	<i>Arkiv för nordisk Filologi.</i>
ANRW	<i>Aufstieg und Niedergang der römischer Welt.</i>
DS	<i>Danske Studier.</i>
FFC	<i>Folklore Fellows Communications.</i>
FUF	<i>Finnisch-ugrische Forschungen.</i>
GHÅ	<i>Göteborg Högskolas Årsskrift.</i>
IF	<i>Indogermanische Forschungen.</i>
IJ	<i>Indo-Iranian Journal.</i>
JA	<i>Journal asiatique.</i>
JAOS	<i>Journal of the American Oriental Society.</i>
JRAS	<i>Journal of the Royal Asiatic Society.</i>
PBB	<i>Paul und Braunes Beiträge.</i>
RHR	<i>Revue de l'histoire des religions.</i>
SBE	<i>Saoud Books of the East.</i>
UUÅ	<i>Uppsala Universitets Årsskrift.</i>
ZDMG	<i>Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.</i>
ZDP	<i>Zeitschrift für Deutsche Philologie.</i>

D'autres abréviations propres à la bibliographie ossète sont expliquées p. 158-159.

Plusieurs de mes propres travaux sont aussi désignés par des sigles (éditeur Gallimard sauf indication contraire) :

- AFG *Aspects de la fonction guerrière chez les Indo-Européens*, PUF, 1956.
- DG *Les Dieux des Germains*, PUF, 1959.
- DMAR *Du mythe au roman*, PUF, 1970 ; 2^e éd. Flammarion, 1985.
- DSIE *Les Dieux souverains des Indo-Européens*, 1977 ; 2^e éd. 1980.
- Esq *Esquisses de mythologie : Apollon sonore* (esq. 1-25), 1982 ; *La Courtisane et les Seigneurs colorés* (26-50), 1984 ; *L'Oubli de l'homme et l'Honneur des dieux* (51-75), 1985.
- HC *Horace et les Curiaces*, 1942.
- IR *Idées romaines*, Gallimard, 1969.
- JMQ I *Jupiter Mars Quirinus I*, 1941.
- LH *Le Livre des héros*, Gallimard, 1965.
- LN *Légendes sur les Nartes*, Institut d'études slaves, 1930.
- MDG *Mythes et dieux des Germains*, PUF, 1939.
- ME *Mythe et épopée I, Les Trois Fonctions dans les épopées de quelques peuples indo-européens*, 1968 ; *Mythe et épopée II, Types épiques indo-européens : un héros, un sorcier, un roi*, Gallimard, 1971 ; *Mythe et Épopée III, Histoires romaines*, Gallimard, 1975.
- NA *Naissance d'Archanges (= JMQ III)*, 1945.
- NR *Naissance de Rome (= JMQ II)*, 1944.
- RRA *La Religion romaine archaïque*, avec un appendice sur la religion des Étrusques, Payot, 1966.
- RSA *Romans de Scythie et d'alentour*, Payot, 1978.

LOKI

*À ma mère, Marguerite Dumézil
(1860-1945)*

NOTE SUR LA TROISIÈME ÉDITION

Cette troisième édition d'un vieux livre est en réalité la troisième élaboration d'une importante matière. La première a paru à Paris en 1948 chez G.-P. Maisonneuve. La deuxième, considérablement remaniée, a été publiée en allemand (trad. de Mlle Inge Köck, 1958) à Stuttgart (*Wissenschaftliche Buchgesellschaft*), avec une préface d'Otto Höfler. L'une et l'autre s'attachaient surtout à préciser les ressemblances et les différences entre le dieu scandinave Loki et Syrdon, héros de l'épopée populaire des Ossètes caucasiens, derniers descendants des Scythes de l'Antiquité. La deuxième, comme la première, laissait ouverte la grande question, celle de l'origine : s'agit-il d'un emprunt d'une société à l'autre, dans un sens ou dans l'autre, ou bien chacun des deux personnages prolonge-t-il, dans son caractère et dans son action, avec des évolutions diverses, un type qui s'était déjà formé chez les ancêtres communs des Germains et des Iraniens, c'est-à-dire schématiquement chez les Indo-Européens ? La nouvelle rédaction ne met certainement pas un terme au débat : elle l'ouvre, en exprimant, quant à moi, une préférence lentement mûrie pour la seconde hypothèse. Les raisons en sont exposées ici, dans le dernier chapitre, qui n'est qu'une greffe prélevée sur un autre livre aujourd'hui introuvable, *Les Dieux des Germains*, publié en 1969 aux Presses universitaires de France.

Georges DUMÉZIL,
avril 1985.

INTRODUCTION

Le problème de Loki

Loki est un des plus singuliers parmi les dieux scandinaves. Il a successivement déconcerté, lassé ou égaré toutes les écoles d'exégètes et l'on a déjà fort à faire d'énumérer les apories, les antinomies qui se donnent rendez-vous sur ce personnage. Voici les principales.

Loki est un dieu important, qui intervient dans un grand nombre de récits, et cependant, autant qu'on sache, c'était, au temps du paganisme, un dieu sans culte, autant dire un dieu sans fonction, et aucun lieu, dans aucun pays scandinave, n'est nommé d'après lui. S'agit-il, dès lors, d'une figure proprement religieuse, d'un dieu authentique ? N'est-ce pas plutôt un personnage de conte, un type folklorique, introduit après coup dans la mythologie ? Peut-être. Mais alors, il faudra admettre que de gros morceaux de la mythologie scandinave sont non seulement chargés d'allusions folkloriques, mais dans leur ensemble, d'origine folklorique, car, si l'on en soustrait Loki, il est impossible de maintenir leur forme traditionnelle à beaucoup d'histoires d'Óðinn et de Þórr, c'est-à-dire des divinités les moins contestées en tant que « divinités de culte ».

Au début ou au cours d'un certain nombre de récits, Loki paraît être en rapports spéciaux avec Þórr ; quelques critiques ont

pensé trouver, dans cette association, un point de départ simple et précis pour l'interprétation du personnage, tout le reste étant ou bien développement de ce germe, ou bien annexion, placage plus ou moins artificiel. Peut-être. Mais d'autres ont noté que les rapports de Loki et d'Óðinn sont plus intimes ; et surtout que plusieurs récits où Loki joue un rôle essentiel ne sont centrés ni sur Óðinn ni sur Þórr.

Loki est à la fois l'ami et l'auxiliaire le plus précieux des dieux et leur pire ennemi. Est-il concevable que ces deux attitudes soient également primitives, congénitales ? Ne faut-il pas établir entre elles une perspective chronologique, admettre que le « mauvais Loki » n'est apparu qu'au bout d'une longue évolution, le seul Loki recevable au début étant, comme il convient à un dieu, le « bon Loki » ? Peut-être. Mais on s'expose ainsi – on s'est allègrement exposé – à toutes sortes d'amputations arbitraires, le mauvais Loki étant plus abondamment attesté que le bon, et l'on vérifie une fois de plus qu'il ne suffit pas d'affirmer, de réclamer un « processus historique » pour l'obtenir.

Ami ou ennemi des dieux, confident ingénieux ou redoutable farceur, Loki s'ébat à son aise dans la petite mythologie ; il semble qu'il est là chez lui. Et puis, brusquement, dans certains mythes, il prend une valeur et une ampleur énormes, presque cosmiques : qu'il s'agisse du meurtre de Baldr, de son propre supplice, de son épiphanie à la fin du monde, ce deuxième Loki est sans commune mesure avec le goblin que présentent tant de récits drolatiques. Ne faut-il pas, ici encore, admettre une évolution ? Des modèles chrétiens, à moins qu'ils ne soient iraniens, n'ont-ils pas imposé au petit dieu malin des Scandinaves une transfiguration satanique ou ahrimanienne ? Peut-être. Mais cela mène loin, bien au-delà de Loki, et cela conduit à de grosses invraisemblances : l'histoire de l'exégèse des mythes scandinaves est toute jonchée de ces gageures où les écritures apocryphes, le christianisme latin ou celtique, la Bible ou un dualisme abâtardi prétendaient expliquer les imaginations « tardives » des païens du Nord.

Enfin, aujourd'hui même, les paysans de la Norvège, de la Scanie, du Danemark, des Færøer, de l'Islande, connaissent Loki ; des formules, des proverbes, quelques récits contiennent son nom ;

dans plusieurs de ces régions, Loki est même mis en rapport avec de menus phénomènes naturels, avec quelques incidents de la vie sociale. Comment interpréter ces traces ? Sont-elles postérieures au riche Loki de la tradition littéraire médiévale, dérivées de lui ou déformées à partir de lui ? Ou au contraire conservent-elles un Loki plus fruste, mais plus pur et plus ancien, dont la tradition littéraire médiévale n'aurait été qu'un enjolivement, une amplification, et peut-être une falsification éphémère ? Les deux thèses, *a priori*, peuvent se soutenir, et les images qu'on se forme du Loki primitif dans l'un et dans l'autre cas sont naturellement fort différentes.

Le problème étant si difficile à cerner et à centrer, on ne s'étonnera pas de l'extrême diversité des solutions proposées : Loki est le feu, disaient les premiers tenants de l'exégèse naturaliste. Loki est l'eau ou le vent, rectifiaient d'autres. Des disciples de Mannhardt l'ont vêtu de l'uniforme des « Esprits de la Végétation ». On a vu en lui un dieu infernal, chthonien, ou, à la faveur d'une étymologie, le « fermeur » de l'histoire du monde. Des folkloristes ont cru pouvoir saluer une sorte de sous-officier chanceux de l'armée des génies, trolls et elfes, dont l'horizon scandinave a toujours été peuplé. D'autres folkloristes ont reconnu à la fois le « héros-civilisateur » des récits mythologiques de certains demi-civilisés et le « trompeur » qui parfois le double (*culture-hero and trickster*). Contre tous ces systèmes, bien entendu, les objections affluent : soit qu'ils réduisent l'essence de Loki à l'un de ses aspects d'où l'on ne peut, à moins d'artifice évident, déduire les autres ; soit qu'ils estompent des différences fondamentales entre Loki et le type mythologique ou folklorique, réel ou supposé, précis ou confus, dont ils veulent le rapprocher.

Mais nous ne sommes pas au bout des difficultés qui compliquent et, semble-t-il, condamnent toute tentative pour interpréter Loki. Ce qui vient d'être dit, l'exposé même des antinomies et des exégèses suppose qu'il existe un « dossier Loki », un ensemble de pièces dont on peut discuter l'ancienneté et l'importance relatives, la cohérence et le sens, mais dont on ne conteste pas la réalité. Nous n'en sommes plus là. Depuis trois quarts de siècle, certaines écoles de philologues ont littéralement réduit en poussière la plupart des documents, montrant que les

uns ne sont que des combinaisons, habiles ou maladroites, de « motifs de contes », et que, si l'on considère ou reconstitue les formes primitives des autres, Loki n'y intervenait même pas. Si ces jeux étaient légitimes, il ne faudrait donc plus dire que le problème de Loki est insoluble, ou qu'il défie l'énoncé ; il faudrait simplement dire qu'il est illusoire.

Si, après tant d'autres, j'aborde le problème de Loki, est-il besoin de dire que c'est parce que je crois qu'il existe, qu'il se laisse formuler et aussi qu'il peut, dans une certaine mesure, être élucidé ?

Je crois qu'il existe : c'est-à-dire que les amenuisements, les dislocations qu'Eugen Mogk et quelques autres ont fait subir à la matière même de l'étude sont sophistiqués, dans le principe et dans les applications.

Je crois qu'il se laisse formuler : c'est-à-dire que les apories et antinomies qui ont été signalées tout à l'heure, et quelques autres encore, loin de voiler ou de diluer la personnalité de Loki ou de prouver une « évolution historique » qui en eût infléchi ou même retourné le sens, la définissent constitutivement, en tant que complexe et contradictoire.

Je crois enfin qu'on peut en avancer l'élucidation : c'est-à-dire qu'il existe certains moyens d'exégèse encore inemployés, et en particulier un important *dossier comparatif*, déjà brièvement signalé en 1939 dans une note de *Mythes et dieux des Germains*¹.

L'étude se répartit naturellement en deux temps. Je ferai d'abord, à mon tour (chap. I et II), un examen des documents scandinaves, pour montrer comment, dans la grande majorité des cas, la critique philologique ou folklorique a dépassé ses droits et conclu au-delà de ses moyens, et pour restaurer, contre les simplifications et contre les mises en perspective arbitraires des théoriciens, la riche et mobile figure de Loki. Puis, dans une seconde partie (chap. III et IV), j'examinerai le personnage

1. P. 126, n. 1 : « [Loki] a, dans les légendes nartes, un parallèle tout à fait exact : Syrdon, conseiller railleur, compagnon et fléau des Nartes qui, exaspérés, finissent par le tuer. »

LOKI

homologue de l'épopée narte des Ossètes, Syrdon, et, confrontant Syrdon avec Loki, j'essaierai de comprendre, sinon la fonction, du moins la signification de ce type de héros ou de dieu¹.

Georges DUMÉZIL,
avril 1948.

1. Pour le chapitre v, cf. ci-dessous, p. 149-150.

Chapitre premier

LOKI. – LES DOCUMENTS.

Voici la revue des documents scandinaves classés d'une manière qui ne préjuge pas de l'interprétation, par simple rapprochement des récits dont le ton et l'orientation sont similaires. Il n'y sera guère fait de référence aux critiques de diverses sortes qui leur ont été appliquées et qui seront discutées ensuite.

On sait que le christianisme a été introduit au Danemark et en Suède dans le premier tiers du IX^e siècle, imposé à la Norvège et aux archipels de l'Ouest (Færøer, Orcades) par deux rois énergiques environ deux siècles plus tard ; que la conversion de la libre Islande est de l'an 1000. On sait aussi que le bel âge des scaldes, poètes courtisans, de langue savante et contournée, est le bel âge des Vikings, les IX^e et X^e siècles ; que les poèmes anonymes, plus simples et en général plus puissants, qui constituent le recueil improprement appelé Edda, ont été composés à des époques très variées, qu'on ne peut pas toujours déterminer, entre le IX^e et le XII^e siècle et mis par écrit vers 1250 ; que le corpus de la mythologie scandinave qu'on appelle Edda en prose¹ (et qui seul a droit au titre d'Edda) a été rédigé, au début du XIII^e siècle, à l'usage des émules tardifs des scaldes, par l'illustre Islandais Snorri Sturluson (1178-1241), auteur aussi d'une histoire des rois de

1. V. ci-dessous, pp. 87-109, les discussions relatives à la valeur documentaire de l'Edda de Snorri.

Norvège, la *Heimskringla*, dont les premiers chapitres (*Ynglingasaga*) sont de précieux compléments mythologiques à l'*Edda* ; que les his-toires et biographies islandaises, les *sögur* (pluriel de *saga*) ont com-mencé à être rédigées à la fin du XII^e siècle et que le genre s'est perpétué longtemps, en devenant de plus en plus romanesque (*fornal-dar sögur*) ; enfin que, vers la même époque, le Danois Saxo Gramma-ticus a écrit des *Gesta Danorum* dont les neuf premiers livres sont un important témoignage pour la connaissance de la fable nordique et reposent sur des poèmes et des sagas en grande partie perdus¹.

1. LOKI, LES DIEUX ET LE GÉANT ÞJAZI

Cette histoire est connue par deux textes : par la *Hauströng* (« Passe-temps [des soirs] d'automne » ?), poème composé à la fin du IX^e siècle par le scalde Þjóðólfr ór Hvíni, et par un texte de Snorri, qui est plus complet et qui dérive sans doute à la fois de la *Hauströng* et de sources aujourd'hui perdues. Enfin, dans la *Lokasenna* (st. 50), Loki fait lui-même allusion à la part qu'il a eue dans la mort de Þjazi.

1. Je cite : les poèmes eddiques, d'après l'édition critique de B. Sijmons, au premier tome de B. Sijmons et H. Gering, *Die Lieder der Edda*, dans la *Germanistische Handbibliothek*, VII, Halle, 1906 ; l'*Edda* en prose, d'après l'édition critique de Finnur Jónsson, *Edda Snorra Sturlusonar*, Copenhague, 1931, dont les cha-pitres et les pages sont indiqués ici ; les *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus d'après l'édition in-folio d'Olrik et Ræder, Copenhague, 1931. Contrairement à un usage qui se développe dans les publications relatives à la vieille religion scandinave, je n'ai pas greffé, sur ces textes, mille et une discussions philolo-giques qui n'auraient pas eu de rapport avec le problème traité. En particulier, si tel vers de l'*Edda* peut être lu ou interprété de plusieurs manières sans que cela modifie le rôle de Loki dans l'épisode, j'ai simplement choisi la lecture ou l'interprétation qui me paraissaient le plus plausibles. La mythographie néglige volontiers l'une des règles d'or de la morale et de la rhétorique : *age quod agis*.

a) *Skáldskaparmál*, chap. II-IV, pp. 78-81
 (= *Bragaræður*, chap. II).

Il (= Bragi) commença ainsi son récit. Trois Ases sortirent – Óðinn, Loki et Hœnir. Ils passèrent par des montagnes et des terres désertiques où ils furent en peine pour manger. Mais, descendant dans une vallée, ils virent un troupeau de bœufs. Ils prirent un des bœufs et se mirent en devoir de le cuire sur le feu. Quand ils pensèrent qu'il était cuit, ils dispersèrent le feu : ce n'était pas cuit. Quand, une seconde fois, après un peu de temps, ils dispersèrent le feu, ce n'était toujours pas cuit. Ils se demandèrent les uns aux autres ce que cela signifiait. Alors ils entendirent une voix dans le chêne, au-dessus d'eux. Celui qui était perché là disait qu'il était la cause que cela ne cuisait pas au feu. Ils regardèrent : un aigle était perché là, qui n'était pas petit. L'aigle dit : « Si vous voulez bien me donner mon saoul du bœuf, cela cuira au feu. » Ils acceptèrent.

L'aigle descendit de l'arbre, se posa près du foyer et enleva aussitôt les deux cuisses et les deux épaules. Alors Loki se fâcha, saisit une longue perche. Il la brandit de toute sa force et frappa l'aigle en plein corps. L'aigle s'envola. La perche lui resta plantée dans le corps et les mains de Loki collées à l'autre bout... L'aigle vole bas, si bien que les pieds de Loki traînent sur les pierres, les éboulis, les morceaux de bois et il lui semble que ses bras vont s'arracher de ses épaules. Il crie et prie très instamment l'aigle de faire la paix. L'aigle dit qu'il ne le lâchera pas qu'il ne lui ait juré de lui amener de la Demeure des Ases Idunn avec ses pommes. Loki accepte, retrouve sa liberté et rejoint ses compagnons – et l'on ne raconte plus rien de ce voyage jusqu'à leur retour chez eux.

Mais, au moment convenu, Loki attire Idunn hors de la Demeure des Ases dans une forêt, et il lui dit qu'il a trouvé là des pommes qui lui paraîtront être des trésors, et il lui dit de prendre avec elle ses propres pommes pour pouvoir faire la comparaison. Alors survient le géant Þjazi, en forme d'aigle. Il prend Idunn et s'envole avec elle jusqu'au Pays de Þrymr, chez lui.

Les Ases se trouvèrent mal de la disparition d'Idunn : ils devinrent vite grisonnants et vieux. Ils tinrent une assemblée, se demandant l'un à l'autre ce qu'on savait, en dernier, d'Idunn. Or, ce qu'on avait vu en dernier, c'était qu'elle était sortie de la Demeure des Ases avec Loki. Alors Loki fut saisi, conduit à l'assemblée et menacé de mort ou de torture. Il eut peur et dit qu'il irait rechercher Idunn au Pays des Géants si Freyja lui prêtait le plumage de faucon qu'elle possède...

Quand il l'a obtenu, il s'envole vers le nord, au Pays des Géants, et arrive chez le géant Þjazi.

Celui-ci était justement en train de pêcher en mer et Idunn était seule à la maison. Loki la changea en forme de noix, la prit dans ses serres – et le voilà qui s'envole aussi vite qu'il peut... Mais, quand Þjazi rentre, ne voyant pas Idunn, le voilà qui prend son plumage d'aigle et qui s'envole à la poursuite de Loki, avec tout le bruit que fait un aigle.

Quand les Ases virent venir le faucon tenant la noix et poursuivi par l'aigle, ils descendirent au pied de la Demeure des Ases, emportant une charge de copeaux. Et quand le faucon eut atteint en volant l'intérieur de la Demeure des Ases et se fut posé dans l'enceinte, ils allumèrent aussitôt les copeaux. L'aigle ne put s'arrêter quand il perdit de vue le faucon. Le feu prit à son plumage et l'empêcha de voler. Les Ases étaient là, qui tuèrent le géant Þjazi à l'intérieur de la grille. Cette bataille est célèbre.

Skadi, la fille du géant Þjazi, prit son casque, sa cotte de maille et toute son armure de guerre et marcha contre la Demeure des Ases pour venger son père. Les Ases lui offrirent accord et compensation : d'abord, elle se choisirait un mari parmi les Ases, mais le choix se ferait sans qu'elle vît autre chose que les pieds de ceux entre lesquels elle choisirait. Elle vit une paire de pieds extrêmement beaux et dit : « C'est celui-là que je choisis, il n'y a que Baldr à être sans défaut ! » Mais c'était (le vieux) Njördr de Nóatún... Une seconde clause était que les Ases s'arrangeraient – chose qu'elle croyait impossible – pour la faire rire. Loki attachait donc une corde à la barbe d'une chèvre et l'autre bout à ses propres bourses et, chacun tirant et cédant alternativement, ils criaient tous deux bien haut. Alors Loki se laissa tomber aux genoux de Skadi : elle rit et ainsi fut conclue sa paix avec les Ases. On dit encore que, en supplément à la compensation, Óðinn prit les yeux de Þjazi et les plaça dans le ciel où ils devinrent deux étoiles.

*b) Haustlång*¹, st. 1-13.

Dans ce poème, le scalde décrit deux scènes figurées sur un bouclier. La première (st. 1-13) est l'histoire de Þjazi, mais

1. Texte restauré et traduction suédoise dans I. Lindquist, *Norröna lorkväden från 800-och 900-talen, del I : förslag till restituerad text jämte översättning* (1929), pp. 82-83 ; E. A. Kock, *Den norsk-isländska Skaldediktningen*, I, 1946, pp. 9-12. Longue étude philologique du texte, par V. Kiil, dans *ANF* 74 (1959), pp. 1-104.

s'arrête à la mise à mort du géant, elle-même très rapidement expédiée. Le développement du récit est le même que dans Snorri, ainsi que le rôle de Loki, si ce n'est que la métamorphose d'Idunn en noix n'est pas signalée¹. Mais on notera les périphrases scaldiques qui désignent Loki et qui attestent que, en cette fin du IX^e siècle, certains traits du caractère et de la légende du dieu étaient bien acquis (son parentage, le vol du bijou, et, par rapport aux dieux, son ambivalence) : celles des st. 5, 7, 8 le nomment fils de Fárbaúti, mari de Sigyn, père du Loup (Fenrisúlfr)² ; celle de la st. 9 l'appelle « voleur du [...] de Brísingr³ » ; la st. 12, entre parenthèses, dit de lui qu'il jouait souvent de mauvais tours aux Ases⁴, tandis qu'aux st. 7 et 8, il est appelé ami de Hœnir, de Þórr⁵.

c) *Lokasenna*⁶, st. 50.

Loki lance à Skaði, la propre fille de Þjazi, le défi suivant :

J'ai été le premier et le plus ardent à sa mort,
Quand nous attaquâmes Þjazi !

2. LOKI ET LA NAISSANCE DE SLEIPNIR

Cette histoire est connue dans son ensemble par l'*Edda* de Snorri. Des détails en sont mentionnés dans deux strophes de la *Völuspá*⁷ et dans une strophe de la *Petite Völuspá* (*Hyndluljóð*)⁸.

1. Sur les rôles respectifs de Loki et de Hœnir, v. ci-dessous, pp. 244-245.

2. Cf. ci-dessous, n° 13, a).

3. (*Brísings... girdþjófr*). Cf. ci-dessous, n° 9.

4. *Sveik opt ásu leikum*.

5. *Hœnis vinr, Þórs rúni* ; à la st. 4, *Hrafnásar vinr* « ami d'Óðinn » désigne plutôt Hœnir, v. ci-dessous, p. 245 et note 2.

6. Sur ce poème, v. ci-dessous, pp. 69 et 143-145.

7. Sur ce poème, qu'il faut dater sans doute des environs de l'an 1000, peut-être du milieu du siècle précédent, v. ci-dessous p. 128, et *Tarpeia*, pp. 253-274.

8. Les *Hyndluljóð* sont un poème apparenté aux poèmes eddiques, qui se trouve dans la *Flateyjarbók*, et qui est composite. Les st. 29-44 sont un fragment d'un poème qu'on appelle, d'après une indication de Snorri, *Völuspá in Skamma*, « la Brève *Völuspá* » ; il est possible qu'il faille la dater du XII^e siècle (ou du XI^e ?).

a) *Gylfaginning*, chap. xxv, pp. 45-47.

b) *Völuspá*, st. 25-26

(que Snorri cite immédiatement après son récit).

Alors Gangleri demanda : Qui est possesseur du cheval Sleipnir ? Et qu'y a-t-il à dire de lui ? Hár répond : Tu ne sais pas ce qu'est le cheval Sleipnir et tu ignores l'événement d'où il est sorti ; cela te paraîtra mériter d'être conté. Il arriva jadis, au début de l'installation des dieux, lorsqu'ils eurent établi la Demeure du Milieu (*Midgardr*, la terre) et fait la Valhöll, qu'un certain maître-ouvrier (*smidr*) se présenta et offrit de leur construire en trois demi-années un château capable de leur donner sûreté et salut contre les Géants des Montagnes et les Thurses du Givre¹ même au cas où ceux-ci viendraient assaillir le *Midgardr*. Mais il fixa son salaire ainsi : il prendrait pour lui Freyja et voulait avoir le soleil et la lune.

Les Ases s'assemblèrent, délibérèrent et le marché fut conclu avec le maître-ouvrier, avec la clause qu'il aurait ce qu'il demandait s'il réussissait à faire le château en un seul hiver ; si au contraire, au premier jour de l'été, quelque partie du château n'était pas faite, il ne toucherait pas le salaire. Il ne devait recevoir d'aide d'aucun homme. Quand ils formulèrent cette condition, il demanda qu'on lui permît de recevoir l'aide de son cheval, qui s'appelait Svadilfari. Loki fut cause qu'on lui accorda cela.

Alors, au premier jour de l'hiver, il se mit à construire le château et, pendant la nuit, il apportait les pierres avec son cheval. Les Ases trouvèrent fort étonnant que ce cheval tirât de si gros rochers, et le cheval faisait bien plus de travail que le maître-ouvrier. Le marché avait été conclu devant de puissants témoins et avec de grands serments : sans quoi le géant ne se serait pas senti en sécurité chez les Ases au retour de Þórr qui, pour lors, était allé dans l'Est tuer des trolls.

Quand l'hiver tira sur sa fin, la construction était très avancée et le château était assez haut et assez fort pour résister à une attaque. Quand il n'y eut plus que trois jours avant l'été, il n'y restait plus que peu à faire à la porte du château. Les Ases s'assirent alors dans leurs chaires de juges et cherchèrent conseil, l'un demandant à l'autre qui avait conseillé de marier Freyja au Pays des Géants (*í Jötunheima*)

1. *Fyrir Bergisum ok Hrimþursum*.

et de gâter l'air et le ciel au point d'en enlever le soleil et la lune pour les livrer aux géants. Ils tombèrent tous d'accord que celui qui avait donné ce conseil devait être celui qui conseille le plus souvent mal, à savoir Loki, fils de Laufey. Ils lui dirent qu'il méritait male mort s'il ne trouvait pas un moyen de frustrer le maître-ouvrier de son salaire et ils s'élancèrent sur lui. Il eut peur et jura en réponse qu'il s'arrangerait pour frustrer le maître-ouvrier de son salaire, quoi qu'il pût lui en coûter.

Et, le même soir, quand le maître-ouvrier s'en alla pour chercher des pierres avec son cheval Svadilfari, voici que, d'une forêt, une jument accourut vers le cheval en hennissant de rut. Quand l'étalon sentit à quel cheval il avait affaire, il devint furieux, brisa la corde et poursuivit la jument. La jument galopa vers la forêt et le maître-ouvrier courut derrière son cheval pour le reprendre. Les deux chevaux galopèrent ainsi toute la nuit et cette nuit-là fut perdue pour le travail : le jour suivant, la construction ne put avancer comme elle faisait jusqu'alors.

Quand le maître-ouvrier comprit qu'il ne pourrait achever sa tâche, il entra dans une « fureur de géant » (*i jötunmöð*). Alors les Ases, assurés que c'était un Géant des Montagnes qui était venu, ne respectèrent plus leurs serments et appelèrent Þórr. À l'instant il apparut et aussitôt son marteau Mjöllnir se leva dans l'air. Il paya ainsi le maître-ouvrier, non pas avec le soleil et la lune – bien plutôt il lui refusa d'habiter au Pays des Géants, car, du premier coup, il lui mit le crâne en miettes et l'envoya en bas dans la *Niflhel* (« l'enfer brumeux »).

Quant à Loki, il avait eu commerce avec Svadilfari et, quelque temps après, il mit bas un poulain qui était gris et avait huit jambes : c'est le meilleur des chevaux chez les dieux et chez les hommes.

Voici ce que dit la *Völuspá* (st. 25-26) :

25. Alors les divinités souveraines allèrent toutes sur les chaires de
décision,

les très saints dieux, et voici ce qu'ils examinèrent :

Qui avait mélangé tout l'air de malheur

et, à la race du géant, donné la jeune femme d'Óðr ?

26. Þórr, seul, fit cela, bouillant de fureur

(rarement il reste assis quand il apprend de telles choses !).

Brisés furent les serments, paroles et engagements

et tous les pactes solennels qui avaient eu cours entre eux.

c) *Petite Völuspá* = *Hyndluljóð*, st. 42.

On lit, dans une énumération des enfants animaux issus de Loki :

Loki engendra le Loup avec Angrboda
et enfanta Sleipnir avec Svadilfari...

3. LOKI, ÞÓRR ET LE GÉANT GEIRRØÐR

Cette histoire est connue par un poème de dix-neuf strophes, obscur et mal transmis, composé vers l'an 1000 par le scalde islandais Eilífr Guðrúnarson, la *Þórsdrápa*, et qui est inséré dans trois manuscrits de l'*Edda* en prose ; puis par un récit de cette *Edda* en prose qui se fonde et sur la *Þórsdrápa* et sur un autre poème aujourd'hui perdu dont il cite deux strophes et auquel il paraît avoir emprunté des formules allitérantes. De plus, des versions déformées – et où n'apparaît plus Loki – se trouvent consignées ou mentionnées au livre VIII des *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus et dans deux sagas.

a) *Skáldskaparmál*, chap. XXVII, pp. 105-107.

Cela mérite d'être conté tout au long, comment Þórr se rendit à la Demeure de Geirrøðr. Il n'avait avec lui ni son marteau Mjöllnir, ni sa ceinture de force, ni ses gants de fer, et cela par la faute de Loki. Celui-ci l'accompagnait.

Une fois qu'il s'amusait à voler dans le plumage de faucon de Frigg, il était arrivé à Loki de voler par curiosité jusqu'à la Demeure de Geirrøðr, où il vit une grande salle. Il se posa et regarda à l'intérieur par la lucarne (du toit). Geirrøðr le remarqua et dit de prendre l'oiseau et de le lui apporter. Mais celui qu'il envoya atteignit à grand effort le (faîte du) mur de la salle, tant il était haut. Loki s'amusa de le voir prendre tant de peine pour l'atteindre et se dit qu'il serait temps de s'envoler quand l'homme aurait fait le plus difficile du passage. Au moment où l'homme allait l'atteindre, le voilá qui déploya les ailes et prend élan sur ses pattes –, mais ses pattes restent collées... Loki fut pris et apporté au géant Geirrøðr. Celui-ci, en voyant ses yeux, soupçonna que ce devait être un homme¹ et lui

1. *Pá grunaði hann, at maðr mundi vera* : la distinction « dieu » – « homme », par rapport à « oiseau », est insignifiante.

ordonna de répondre, mais Loki se tut. Geirrødr l'enferma alors dans un coffre et l'y laissa à jeun pendant trois mois. Quand il l'en tira et lui ordonna de parler, Loki dit qui il était et, pour racheter sa vie, jura qu'il ferait venir Þórr à la Demeure de Geirrødr, mais sans son marteau et sans sa ceinture de force.

(En chemin,) Þórr prit logis chez une géante du nom de Grídr. C'était la mère de Vidarr le Silencieux. Elle dit à Þórr la vérité sur Geirrødr, c'est-à-dire que c'était un géant extrêmement malin et d'abord difficile. Elle lui prêta la ceinture de force et les gants de fer qu'elle avait, ainsi que son bâton, qui s'appelle Grídarvölr (« Bâton de Grídr »). Alors Þórr arriva au fleuve qui s'appelle Vimur, le plus grand des fleuves. Il se ceignit de la ceinture de force et appuya le bâton de Grídr contre le courant. Quant à Loki, il se tenait sous la ceinture. Quand Þórr atteignit le milieu du fleuve, l'eau monta tellement qu'il en eut jusqu'aux épaules. Þórr dit :

« Ne monte pas maintenant, Vimur, il faut que je passe à gué jusqu'à la Demeure des Géants.

Sais-tu que, si tu montes, ma force d'Ase monte alors aussi haut que le ciel ? »

Þórr vit, en avant, dans une gorge de la montagne, Gjálp, la fille de Geirrødr, debout au-dessus du fleuve, un pied de chaque côté : c'est elle qui faisait la crue. Þórr prit dans le fleuve une grosse pierre et la lança contre elle en disant : « C'est à la source qu'il faut endiguer le fleuve ! » Quand il lançait quelque chose, il ne manquait pas son but. Au même moment il atteignit la rive. Il s'accrocha à un sorbier et sortit du fleuve. De là vient l'expression que « le sorbier est le salut de Þórr ».

Quand Þórr arriva chez Geirrødr, les deux compagnons furent d'abord conduits dans la maison des hôtes. Il n'y avait là qu'une seule chaise et Þórr s'y assit. Il s'aperçut que la chaise, sous lui, s'élevait vers le toit. Alors il appuya le bâton de Grídr contre la charpente du toit et pesa lourdement sur la chaise. Il y eut un grand craquement, suivi d'un grand cri : sous la chaise se trouvaient les filles de Geirrødr, Gjálp et Greip, et à toutes deux il avait brisé le dos. Þórr dit :

« Une fois j'ai exercé la force d'Ase dans la Demeure des Géants lorsque Gjálp et Greip, les filles de Geirrødr, voulurent m'élever au ciel. »

Ensuite Geirrødr fit appeler Þórr dans la salle pour jouer. Il y avait de grands feux qui traversaient toute la salle. Quand Þórr arriva dans

la salle en face de Geirrøðr, celui-ci prit avec des pinces un morceau de fer rougi et le lui lança. Þórr le saisit au vol avec ses gants de fer. Geirrøðr bondit derrière un pilier de fer pour s'abriter, mais Þórr lança le morceau de fer qui traversa le pilier et Geirrøðr et le mur et alla s'enfoncer dehors, dans la terre. De là les vers composés par Eilífr Guðrúnarson dans la *Þórsdrápa* :

(Suivent les dix-neuf strophes dont il va être question.)

b) *Þórsdrápa* (dans *Skáldskaparmál*, chap. xxvii, pp. 107-110)¹.

Le sens de ces strophes est loin d'être établi, en dépit de mainte étude érudite.

Il ressort de la strophe 1, où Loki, en accord avec la tradition ultérieure, est désigné comme « le père du Serpent du Monde », que c'est lui qui excita Þórr à se mettre en route, en lui disant que « de verts chemins le conduiraient à la demeure de Geirrøðr ». À cette occasion, en parenthèse, dès le vers 3, le poète précise : « Ample était Loptr (= Loki) à mentir ! » (*drjúgr vas Loptr at ljúga*).

À la strophe 2, Þórr accepte avec empressement : « Tous deux avaient hâte de frapper les géants. »

La strophe 3 parle encore de Loki, mais dans des conditions d'obscurité telles qu'on peut en tirer des sens très divers.

Enfin, à la strophe 4, Þórr est qualifié de *bölkveitir Loka*, ce qui paraît signifier, comme le propose I. Lindquist, « destructeur de la perfidie de Loki ».

Dans la suite, Loki ne paraît plus ; on constate une véritable substitution de personnage, que rien ne prépare : c'est le serviteur habituel de Þórr, Þjálfí, qui participe dorénavant à l'expédition et qui notamment se dresse et se cramponne à la ceinture du grand Þórr pendant la traversée du fleuve qu'enflent les filles du géant (st. 9). En corrigeant hardiment le texte, on est parvenu à reconstituer plus loin (p. ex. st. 10) des périphrases susceptibles de désigner Loki, mais c'est là pur jeu.

1. E. A. Kock, *Den norsk-isländska Skaldediktningen*, pp. 76-79.

4. LOKI, ÞÓRR ET LE GÉANT ÞRYMR

Le thème de la *Þrymskviða* est extrêmement célèbre ; il a inspiré à toutes époques, dans les divers pays scandinaves, de nombreuses ballades et n'est pas sans rapport avec des traditions recueillies au sud et à l'est de la Baltique. Il suffira ici de citer le poème eddique. Les philologues ne s'accordent pas sur la date probable de sa composition, mais J. de Vries lui-même, qui y voit une des pièces les plus récentes du recueil (vers 1100)¹, admet que la matière peut être beaucoup plus ancienne que la rédaction. Je ne traduirai que les strophes qui intéressent Loki, le reste étant résumé entre parenthèses.

(1. Vingþórr s'aperçoit qu'on lui a volé son marteau pendant son sommeil et il est furieux.)

2. Et il dit d'abord ces paroles :

« Écoute, Loki, ce que je dis,
Ce que nul ne sait, nulle part sur la terre
ni en haut dans le ciel : on a volé à l'Ase son marteau ! »

3. Ils allèrent à la belle demeure de Freyja

et il dit d'abord ces paroles :

« Me prêteras-tu, Freyja, ton vêtement de plumes
– si je pouvais (en m'en servant) retrouver mon marteau ! »

4. *Freyja dit* :

« Je te le donnerais même s'il était d'or,
je te le remettrais même s'il était d'argent. »

5. Alors Loki vola, le vêtement de plumes tonna,

Jusqu'à ce qu'il entrât dans le pays des géants.

Þrymr était assis sur une colline, le chef des Þurses,
tressant pour ses chiens des colliers d'or.

6. *Þrymr dit* :

« Comment cela va-t-il chez les Ases, comment cela va-t-il chez les Elfes ?

1. « Over de dateering der Þrymskviða », dans *Tijdschrift voor Nederlandsche Taal en Letterkunde* 47 (1928), pp. 251-322 ; cf. P. Hallberg, « Om Þrymskviða », *ANF* 69 (1954), p. 52.

Pourquoi es-tu venu seul au pays des géants ? »

Loki dit :

« Cela va mal chez les Ases, cela va mal chez les Elfes :
as-tu caché le marteau de Hlórriði (= Þórr) ? »

7. *Prymr dit :*

« J'ai caché le marteau de Hlórriði,
à huit lieues sous la terre,
et nul ne le reprendra
s'il ne m'amène Freyja pour femme ! »

8. Alors Loki s'envola, le vêtement de plumes tonna,
jusqu'à ce qu'il entrât au séjour des Ases.
Il rencontra Þórr au milieu de l'enclos,
et il (= Þórr) dit d'abord ces paroles :

9. (*Þórr dit :*)

« As-tu un message conforme à ta peine ?
Dis-moi, debout, ton long rapport :
souvent les mots manquent à l'homme assis
et l'homme couché énonce un mensonge ! »

10. *Loki dit :*

« J'ai un message conforme à ma peine :
Prymr, le chef des Þurses, a ton marteau
et nul ne le reprendra
s'il ne lui amène Freyja pour femme ! »

11. Ils allèrent chercher la belle Freyja
et il dit d'abord ces paroles :

(« Habille-toi en fiancée et allons tous deux chez les Géants ! »

– 12 : fureur et refus de Freyja. – 13 : délibération des Ases.

– 14-15 : Heimdallr propose : « Qu'on habille Þórr en fiancée ! »)

16. Alors Þórr dit, l'Ase vigoureux :

« Les Ases m'appelleront efféminé,
si je me laisse vêtir du lin de la fiancée... »

17. Alors Loki, fils de Laufey, dit :

« Tais-toi, Þórr, avec ces paroles !
Les géants habiteront vite la Demeure des Ases,
si tu ne reprends pas ton marteau... »

(18-19 : on déguise Þórr en fiancée.)

20. Alors Loki, fils de Laufey, dit :

« Je serai aussi avec toi comme servante :
nous irons toutes les deux au Pays des Géants ! »

(21 : on attelle ; voyage. – 22-23 : attente vaniteuse de Prymr.
– 24 : arrivée ; Þórr mange un bœuf, huit saumons, boit trois
tonneaux d'hydromel. – 25 : étonnement inquiet de Prymr.)

26. La tout-habile servante était là,
qui trouva réponse à la parole du géant :
« Freyja n'a pas mangé pendant huit nuits,
tant elle se hâtait avidement vers le Pays des Géants... »

(27 : Prymr se penche pour embrasser la fiancée ; devant
l'éclat des yeux, il recule.)

28. La tout-habile servante était là,
qui trouva réponse à la parole du géant :
« Freyja n'a pas dormi pendant huit nuits,
tant elle se hâtait avidement vers le Pays des Géants... »

(29 : La vieille sœur du géant vient demander à la fiancée les
présents d'usage. – 30 : Prymr fait apporter le marteau pour la
bénédiction. – 31-32 : Þórr saisit le marteau et massacre les
géants.)

5. LOKI ET L'OR D'ANDVARI

Dans l'*Edda* en vers, parmi les pièces héroïques inspirées par le cycle allemand des *Nibelungen*, figurent les *Reginmál*, « les paroles de Reginn¹ ». En tête du poème a été placée, comme il arrive parfois, une introduction en prose qui explique d'où vient la malédiction de ce qui deviendra « l'Or du Rhin ». L'*Edda* en prose fait le même récit².

1. Fin du XI^e siècle ?

2. Comme nom commun, *andvari* signifie « souci, anxiété » ; on a supposé avec vraisemblance que le personnage d'Andvari était né d'une interprétation fantai-

a) *Reginismál*, début :

Sigurðr alla au haras de Hjalprekr et se choisit un cheval qui fut dès lors nommé Grani. Or Reginn, fils de Hreidmarr, était venu chez Hjalprekr. Il était plus habile qu'aucun homme et nain de taille. Il était intelligent, farouche et savant en magie. Reginn élevait et instruisait Sigurðr et l'aimait beaucoup. Il parla à Sigurðr de ses ancêtres et des aventures d'Óðinn, de Hœnir et de Loki, quand ils furent venus à la cascade d'Andvari, cascade où il y avait abondance de poisson.

Il y avait un nain, nommé Andvari, qui était depuis longtemps dans la cascade en forme de brochet et y prenait sa nourriture. Otr était le nom de mon frère, dit Reginn, et souvent il entra dans la cascade en forme de loutre (*otr*). Un jour il avait pris un saumon et, assis au bord de l'eau, il mangeait en somnolant. Loki, d'un coup de pierre, l'assomma. Il parut aux Ases que c'était une bonne aubaine et ils écorchèrent la loutre.

Ce même soir, ils demandèrent l'hospitalité à Hreidmarr et lui montrèrent leur chasse. Alors nous les empoignâmes et leur imposâmes, comme rançon, de remplir d'or la peau de la loutre et de la recouvrir extérieurement avec de l'or rouge. Ils envoyèrent Loki ramasser de l'or. Il alla chez Rán (femme du géant Ægir), reçut d'elle un filet, revint à la cascade d'Andvari, jeta le filet pour prendre le brochet, – et celui-ci s'y précipita.

(Strophes 1-4 : dialogue entre Loki et Andvari. – 1 : Loki lui demande son nom et lui dit de se racheter en lui procurant « l'éclat des flots », c'est-à-dire l'or. – 2 : Andvari se nomme et gémit sur sa destinée. – 3 : Loki demande quel est le sort réservé aux diffamateurs. – 4 : Andvari répond qu'ils sont cruellement châtiés¹ ; puis, de nouveau, prose :)

Loki vit tout l'or que possédait Andvari. Quand celui-ci avait livré l'or, il avait retenu un anneau : Loki le lui prit. Le nain entra sous le rocher et dit :

siste du mot *andvaranautr* « a precious objet which causes terror or grief », appliqué à juste titre à l'anneau dont il va être question : J. de Vries, *The Problem of Loki* (FFC 110), 1933, p. 42.

1. Allusion possible aux accusations de Brynhildr contre Sigurðr.

5. Cet or, qu'a possédé Gustr¹,
causera la mort de deux frères
et la guerre entre huit seigneurs :
de mon trésor nul ne jouira !

Les Ases remirent la rançon à Hreidmarr. Ils bourrèrent la peau de la loutre et la dressèrent sur ses pieds. Alors les Ases durent la couvrir d'or et la masquer. Quand ce fut fait, Hreidmarr vint et vit un poil de la moustache : il ordonna de le masquer. Óðinn prit l'anneau dit *Andvaranautr* et en masqua le poil². Loki dit :

6. L'or t'a été livré, mais tu as reçu une rançon
grande pour ma tête !
À ton fils cela ne portera pas bonheur :
c'est pour vous deux la mort !

7. *Hreidmarr dit :*

Tu as donné des cadeaux, tu n'as pas donné de cadeaux amicaux,
tu n'as pas donné de bon cœur, –
c'est de votre vie que vous l'auriez payée,
Si j'avais su cette mauvaise annonce plus tôt !

8. *Loki dit :*

Ce qui est pire (je crois le savoir)
c'est la lutte des proches à cause de la sœur.
Les princes ne sont pas encore nés, je pense,
à qui cet or inspirera haine.

9. *Hreidmarr dit :*

De l'or rouge je compte disposer
aussi longtemps que je vivrai.

1. Personnage inconnu ; peut-être un autre nom d'Andvari lui-même.

2. De cette scène, on a rapproché l'histoire de Fredegar, dans laquelle les Gots ont à payer aux Francs une indemnité consistant à entasser de l'or jusqu'à ce qu'il atteigne le sommet de la tête d'un guerrier franc à cheval, et où les Francs, mécontents, exigent que le tas s'élève jusqu'à la pointe de la lance : G. Schütte, dans *Edda*, II (1917), pp. 249-250 ; J. de Vries, *The Problem of Loki*, p. 47 (qui pense que c'est là simplement « a literary motive, that consequently may have been added to the Old-Norse tradition of the Nibelungs in a rather late period »). Le motif se retrouve dans le folklore danois des trésors enterrés, *Danske Folkeminder*, 42 (1930), p. 153 : pour le calcul d'une rançon, le roi prisonnier s'agenouille et l'on entasse autour de lui des bijoux jusqu'à ce qu'il disparaisse entièrement.

De tes menaces je ne m'effraie pas le moins du monde,
 – et rentrez chez vous ! hors d'ici !

b) *Skáldskaparmál*, chap. XLVII, pp. 126-128.

On raconte que trois des Ases partirent pour connaître le monde : Óðinn, Loki et Hœnir. Ils arrivèrent à un fleuve et le suivirent jusqu'à une cascade. Près de la cascade, il y avait une loutre qui avait pris un saumon et le mangeait les yeux mi-clos. Loki ramassa une pierre, la lança sur la loutre et l'atteignit à la tête. Alors Loki se vanta de cette chasse parce que, d'un seul coup, il avait eu une loutre et un saumon, et ils prirent avec eux le saumon et la loutre. Ils arrivèrent à une ferme et y entrèrent. Le paysan qui habitait là s'appelait Hreidmarr ; c'était un homme fort, un grand magicien. Les Ases lui demandèrent l'hospitalité pour la nuit. Ils lui dirent qu'ils avaient avec eux des provisions et lui montrèrent leur butin. Mais quand Hreidmarr vit la loutre, il appela ses fils Fafnir et Reginn et leur dit que leur frère Otr avait été tué et, aussi, qui avait fait cela. Alors le père et les fils se jetèrent sur les Ases, les saisirent et les lièrent, et leur dirent que la loutre était un fils de Hreidmarr. Les Ases offrirent de payer en compensation ce qu'exigerait Hreidmarr ; ils convinrent de cela et le confirmèrent par serment. Alors on écorcha la loutre, Hreidmarr prit la peau et dit qu'ils devaient la remplir intérieurement d'or rouge et l'en couvrir extérieurement, moyennant quoi ils auraient la paix.

Alors Óðinn envoya Loki au séjour des Elfes Noirs. Il alla vers le nain qui s'appelle Andvari. Il était un poisson dans l'eau. Loki le saisit dans ses mains et exigea de lui, comme rançon, tout l'or qu'il avait dans son rocher. Quand ils furent dans le rocher, le nain étala tout l'or qu'il avait, et c'était une grande richesse. Le nain cacha sous sa main un petit anneau d'or. Loki le vit et lui enjoignit de livrer l'anneau. Le nain lui demanda de ne pas lui enlever l'anneau parce que, s'il le gardait, il pourrait reconstituer sa richesse à partir de lui. Mais Loki lui dit qu'il ne garderait pas un *penning*, lui enleva l'anneau et partit. Alors le nain dit que l'anneau coûterait la vie à quiconque le posséderait. Loki répliqua que c'était bien ainsi et qu'il s'en tiendrait à ce qu'il avait dit ; que néanmoins il informerait celui qui prendrait l'anneau.

Il revint chez Hreidmarr et montra l'or à Óðinn. Quand celui-ci vit l'anneau, il le trouva beau, l'enleva du tas et livra le reste à Hreidmarr. Hreidmarr remplit la peau de la loutre en tassant l'or autant qu'il put. Quand elle fut pleine, il la mit sur ses pattes et

Óðinn s’avança pour la recouvrir. Quand il eut fini, il dit à Hreidmarr de venir vérifier que la peau était bien couverte. Hreidmarr vint, inspecta, aperçut un poil de la barbe et dit qu’il fallait aussi le couvrir, faute de quoi l’accord serait rompu. Alors Óðinn retira l’anneau, en couvrit le poil et dit qu’il s’était ainsi complètement acquitté de la rançon. Quand Óðinn eut repris son épieu et Loki ses chaussures¹, en sorte qu’ils n’eurent plus rien à craindre, Loki déclara que ce qu’avait dit Andvari se réaliserait, à savoir que cet anneau et cet or seraient meurtriers de celui qui les posséderait. Et cela s’est réalisé depuis lors.

6. LOKI ET LES TRÉSORS DES DIEUX

Ce récit figure uniquement dans l’*Edda* en prose (*Skáldskaparmál*, chap. XLIV, pp. 122-125), où il est destiné à expliquer une des nombreuses périphrases (*kenningar*) par lesquelles les scaldes peuvent remplacer le nom de l’or.

Pourquoi l’or est-il appelé *haddr Sifjar* (« chevelure de Sif² »)? Loki, fils de Laufey, avait fait la mauvaise farce de couper toute la chevelure de Sif. Quand Þórr apprit cela, il prit Loki et lui aurait broyé tous les os, si Loki ne lui avait juré qu’il ferait faire pour Sif, par les Elfes Noirs, une chevelure d’or ayant la propriété de pousser comme les cheveux naturels. Loki alla trouver les nains qui s’appellent les fils d’Ivaldi. Ils firent la chevelure (pour Sif) et (le vaisseau) *Skíðbladnir* (pour Freyr) et l’épieu d’Óðinn qui s’appelle *Gungnir*. Alors Loki paria sa tête avec le nain nommé *Brokkr* que son frère *Sindri* ne serait pas capable de faire trois trésors d’aussi bonne qualité que ceux-là.

Quand ils arrivèrent à la forge, *Sindri* plaça une peau de cochon dans le foyer et dit à *Brokkr* de manier le soufflet et de ne pas s’arrêter avant qu’il ne vînt retirer du foyer ce qu’il y avait mis. Mais à peine était-il sorti de la forge où *Brokkr* soufflait, qu’une mouche se posa sur la main de celui-ci et le piqua. Mais il continua de souffler jusqu’à ce que le forgeron vînt retirer l’objet : c’était un sanglier dont les soies étaient d’or.

1. Les chaussures magiques qui lui permettaient de circuler dans l’air et dans l’eau, v. ci-dessous, n° 6.

2. La femme de Þórr.

Alors Sindri plaça de l'or dans le foyer, recommanda à Brokkr de ne pas cesser de souffler jusqu'à son retour et sortit. La mouche revint et le piqua au cou deux fois plus fort, mais il continua de souffler jusqu'à ce que son frère revînt et retirât du foyer l'anneau d'or qui s'appelle Draupnir.

Alors Sindri mit du fer dans le foyer et lui dit de souffler, ajoutant que, s'il s'arrêtait, tout serait gâché. Cette fois la mouche se plaça entre ses deux yeux, lui piqua les paupières et le sang lui coula au point qu'il cessa de voir. Alors il la chassa de la main, d'un geste aussi rapide que possible, mais pendant ce temps le soufflet resta immobile. Le forgeron revint et dit que peu s'en fallait que tout ce qui se trouvait dans le foyer ne fût gâché. Il retira du foyer un marteau.

Il mit tous ces trésors dans les bras de son frère Brokkr et lui dit de les porter à la Demeure des Ases, pour soutenir le pari. Quand lui et Loki apportèrent leurs trésors, les dieux s'assirent dans leurs chaises de juges. La sentence serait celle que prononceraient Óðinn, Þórr et Freyr. Loki donna à Óðinn l'épieu Gungnir, à Þórr la chevelure destinée à Sif et à Freyr le bateau Skíðbládnir, énumérant les vertus de ces trois trésors : l'épieu ne manquait jamais son but ; la chevelure pousserait dès qu'elle serait sur la tête de Sif et Skíðbládnir aurait toujours bon vent, sitôt sa voile déployée, pour n'importe quelle direction ; de plus, ce bateau pouvait, si l'on voulait, se plier comme un linge et se mettre dans la poche. À son tour Brokkr présenta ses trésors. Il donna à Óðinn l'anneau et dit que, chaque neuvième nuit, huit autres anneaux aussi précieux se détacheraient de lui. Il donna à Freyr le sanglier et dit qu'il courrait dans l'air et dans l'eau, nuit et jour, plus vite que n'importe quel cheval et qu'il n'y aurait jamais ni nuit ni forêt si sombre qu'il ne l'illuminât sur son passage, tant ses soies étaient brillantes. Enfin, il donna à Þórr le marteau et dit qu'il pourrait frapper n'importe quoi aussi fort qu'il voudrait sans que le marteau s'ébrêchât, que jamais il ne le perdrait, où qu'il le lançât, que jamais le marteau ne volerait si loin qu'il ne revînt dans sa main, enfin que, s'il voulait, le marteau se ferait assez petit pour qu'il pût le porter dans sa blouse ; il n'avait pas de défaut, sinon que son manche était plutôt court.

La sentence des dieux fut que le marteau était le meilleur de tous les trésors et la meilleure défense contre les Thurses du Givre, et ils arbitrèrent le pari en disant que le nain avait gagné. Alors Loki offrit de racheter sa tête. Le nain répondit qu'il n'en était pas question. « Attrape-moi donc ! » dit Loki. Mais, quand l'autre voulut le prendre, il était déjà loin. Loki avait des chaussures grâce auxquelles il courait

dans l'air et dans l'eau. Alors le nain demanda à Þórr de l'attraper et Þórr le fit. Le nain voulut trancher la tête de Loki, mais Loki dit qu'il n'avait engagé que sa tête et non son cou. Le nain prit alors une courroie et un couteau et voulut piquer des trous dans les lèvres de Loki et lui coudre la bouche, mais le couteau ne piqua pas. Il dit que le mieux serait de prendre l'alène de son frère. À peine l'avait-il nommée que l'alène fut là et il perça les lèvres. Il cousit les lèvres ensemble et cassa le cuir au sortir des trous. La courroie avec laquelle la bouche de Loki fut cousue s'appelle Vartari.

7. L'ACCIDENT DU BOUC DE ÞÓRR

La strophe 38 de l'*Hymiskviða*¹ – où l'on voit en général, sans raison décisive, une interpolation – attribuée à Loki la responsabilité de la boiterie d'un des boucs qui traînent habituellement la voiture de Þórr. Mais la strophe suivante (39) paraît l'expliquer tout autrement, en accord avec un récit de l'*Edda* en prose.

a) *Hymiskviða*, st. 38-39.

38. Ils n'avaient pas cheminé loin quand se mit à s'affaisser un des boucs de Hlórriði (= Þórr), là, à moitié mort :
le coursier du trait était boiteux d'une patte ;
de cette mauvaise farce, Loki était cause.

39. Or vous avez oui – qui peut, sur cela,
d'entre les diseurs de mythes, mieux renseigner ? –
quelle compensation il (= Þórr) reçut de l'habitant du désert
(= du géant),
qui lui donna en rançon ses deux enfants.

b) *Gylfaginning*, chap. XXVI, pp. 49-50.

Le début de ce récit², c'est que Þórr partit en voyage avec sa voiture et ses boucs et, avec lui, l'Ase qui est appelé Loki. Ils arrivèrent un soir chez un paysan et y prirent logement pour la nuit. Ce soir-là,

1. Poème du XI^e siècle.

2. V. ci-dessous, n° 8.

Pórr prit ses boucs et les abattit. On les écorcha et on les mit dans le chaudron. Quand ils furent bouillis, Pórr et ses compagnons s'installèrent pour souper. Pórr invita aussi le paysan, sa femme et leurs deux enfants à manger avec eux. Le fils du paysan s'appelait Þjálfí et la fille Röska. Puis Pórr plaça les peaux des boucs près du foyer et dit au paysan et à ses gens de jeter les os sur la peau. Þjálfí, le fils du paysan, avait l'os d'une cuisse d'un des boucs : il le fendit avec son couteau pour atteindre la moelle.

Pórr passa la nuit là. Le lendemain, il se leva avant le jour, s'habilla, prit le marteau Mjöllnir et bénit les restes des boucs. Les boucs se levèrent, mais l'un des deux boitait d'une patte de derrière. Pórr s'en aperçut et dit qu'il fallait que soit le paysan soit quelqu'un de son ménage eût agi sans prudence avec les os du bouc, car il voyait bien que l'os d'une cuisse avait été brisé. Point n'est besoin de conter longuement, car chacun peut l'imaginer, comme le paysan eut peur lorsqu'il vit Pórr baisser ses sourcils sur ses yeux ; si peu qu'il vit encore des yeux, il pensa tomber à terre sous la puissance de ce regard. Pórr raidit ses mains sur le manche de son marteau si fort que ses articulations blanchirent. Le paysan fit ce qu'on peut penser et tous les siens criaient à tue-tête, demandant grâce, offrant en compensation tout ce qu'ils possédaient. Quand Pórr vit leur frayeur, il renonça à sa colère, s'apaisa et prit en indemnité leurs enfants, Þjálfí et Röska : ils devinrent tous deux les serviteurs-liges de Pórr et le suivirent dès lors partout.

8. LOKI ET LOGI

Chez Snorri, le texte qu'on vient de lire, « l'accident du bouc », forme l'introduction d'un curieux petit roman d'aventures où C. W. von Sydow a décelé de fortes influences celtiques : le voyage, plein de péripéties, que fait Pórr, accompagné de Loki, et dorénavant aussi de Þjálfí, chez le roi géant Utgardaloki, sorte de prince infernal. Voici, en résumé, l'autre épisode où intervient, plus activement, Loki¹.

1. D. Zetterholm. « Studier i en Snorre-text », *Tors färd till Udgård (Nord-texter och Undersökningar 17)*, 1949. Il y a de bonnes réflexions sur ce récit dans Folke Ström, *Loki* (1956), pp. 76-80, mais avec des déductions excessives.

Dans la grande salle du palais, des sortes de matchs sont organisés entre les domestiques du maître du logis et ceux de son visiteur, car nul n'est admis s'il n'a un talent à faire voir. Loki annonce que nul ne peut manger plus vite que lui. Aussitôt un des hommes du lieu, Logi¹ – un presque homonyme de Loki – se dresse et relève le défi. On leur apporte un pot qu'on emplit de viande. Chacun l'attaque par un côté et se hâte d'engloutir. Ils se rencontrent juste sur le diamètre, mais, comme Loki a laissé de côté les os tandis que Logi a mangé et les os et même le pot, Loki est vaincu.

Le concours suivant oppose Þjálfi et un autre homme du roi, Hugi² dans une triple épreuve de course rapide : Hugi gagne. Enfin Þórr lui-même, le grand buveur, perd la face en ne parvenant pas, par trois fois, à vider une corne de moyenne contenance.

Gylfaginning, chap. XXIX, p. 54.

9. LOKI ET LE VOL DU JOYAU

Quelques allusions contenues dans l'*Edda* en prose, des périphrases scaldiques (cf. ci-dessus au IX^e siècle, la st. 9 de la *Hauströng*³) ainsi qu'une strophe hermétique⁴ de la *Húsdrápa* d'Ulfr Uggason (fin du X^e siècle) citée par Snorri Sturluson (*Skáldskaparmál*, chap. XXIV, p. 100) attestent l'existence d'une tradition où Loki volait (à Freyja ?) un objet précieux appelé, entre autres noms énigmatiques, le *Brisingamen* « collier des Brisingar », et luttait à cette occasion contre le dieu Heimdallr⁵, tous deux en forme de phoques⁶.

1. « La flamme, le feu » : allemand *die Lohe*.

2. « La pensée ».

3. N° 1 b, p. 43 note 1.

4. V. en dernier lieu : A. Ohlmarks, *Heimdalls Horn und Odins Auge* (1937), pp. 120-136 ; I. Lindquist, *Årsbok* de la Soc. des Sc. de Lund, 1937, pp. 78-86 (*exeges av kvädet Húsdrápa*) ; B. Pering, *Heimdall* (1941), pp. 210-221 ; F. Ström, *Loki*, pp. 131-135. Plus anciennement : R. C. Boer, « Untersuchungen über die Hildesage », dans *ZDP* 40 (1908), pp. 12-19 et J. de Vries, *The Problem of Loki*, chap. VI.

5. Appelé notamment, par périphrase, « celui qui cherche le collier de Freyja ».

6. *I sela-kítjum*, *Skáldsk.*, 16, p. 99. Je n'insiste pas ici sur ce mythe qui, de Loki, enseigne des choses qu'on sait par ailleurs (qu'il est voleur et qu'il se transforme en animal), et d'autres qui ne s'éclaireront que par une étude préalable de Heimdallr (duel de Loki et de Heimdallr).

Une autre histoire de vol de collier, à moins que ce ne soit un rajeunissement de la même, est contée dans un récit tardif qui figure dans la *Flateyjarbók*¹ : le *Sörlaþáttur*, « l'épisode de Sörli ». Dans le prologue de ce récit, on lit en bref ceci : Quatre nains fabriquent un joyau précieux. Freyja désire le posséder, mais cela n'est possible que si elle accorde une nuit d'amour à chacun des nains. Informé de ce marché scandaleux, Loki – un bonhomme de petite taille² qui a trouvé du service chez Óðinn et qui est déjà venu à bout de plusieurs missions difficiles – prévient Óðinn qui, pour toute récompense, le contraint à voler le joyau à Freyja. Sous la forme d'une mouche, Loki pénètre dans la chambre bien close de la déesse qui dort, le joyau au cou. Il la pique, ce qui provoque un mouvement brusque de la dormeuse et permet de détacher le collier. Le matin, quand elle constate la disparition de son joyau, Freyja le réclame à Óðinn, qui ne consent à le lui rendre qu'à la condition qu'elle réussisse à provoquer une guerre éternelle entre deux puissants rois. À quoi elle ne réussit qu'au troisième essai.

10. LOKI ET LE MEURTRE DE BALDR

Nous arrivons maintenant aux légendes tragiques, et d'abord au grand crime de Loki. Il est raconté tout au long dans l'*Edda* de Snorri. Deux poèmes eddiques, la *Völuspá*³ et la *Lokasenna*, y font allusion. Saxo Grammaticus, bien que ne mettant pas Loki en scène, doit être cité cependant en vue des discussions ultérieures.

Voici d'abord, par Snorri (*Gylfaginning*, chap. xi, p. 29 et xv, p. 33), la présentation des deux principaux héros de l'épisode :

xi. Un second fils d'Óðinn est Baldr et, de lui, il y a du bien à dire. Il est le meilleur et tous le louent. Il est si beau d'apparence et si brillant qu'il émet de la lumière ; et il y a une fleur des champs (*eitt gras*, proprement une herbe) si blanche qu'on l'a comparée avec les

1. I (Christiania, 1860), pp. 275-283.

2. *Ekki mikiill vexti*.

3. Je ne cite pas ici le texte de la *Völuspá*, qui nécessite une longue discussion. On le trouvera p. 128.

cils de Baldr : elle est la plus blanche de toutes les fleurs des champs – et d’après cela tu peux te représenter sa beauté à la fois de cheveux et de corps. Il est le plus sage des Ases (*vitrast ása*) et le plus habile à parler (*fegrttaladr*) et le plus clément (*liknsamastr*), mais ce trait naturel (*sú nátura*) le suit, qu’aucun de ses jugements ne peut se réaliser (*at engi má haldask dömr hans ; halda-sk*, « se tenir, valoir »)¹. Il habite la demeure qui a nom *Breidablik*² (« [la demeure] largement brillante »), qui est au ciel. En cet endroit, il ne peut rien y avoir d’impur (*óhreint*).

xv. Il y a un Ase qui s’appelle Hödr. Il est aveugle ; il est fort, mais les dieux voudraient bien qu’il n’eût pas à être nommé, car l’acte de ses mains (*hans handaverk*) sera longtemps gardé en mémoire chez les dieux et chez les hommes³.

a) *Gylfaginning*, chap. xxxiii-xxxv, pp. 63-68.

Cette histoire commence par ceci, que le bon Baldr eut des songes graves qui menaçaient sa vie⁴. Quand il raconta ces songes aux Ases, ils délibérèrent entre eux et l’on décida de demander sauvegarde pour Baldr contre tout danger. Frigg⁵ recueillit des serments garantissant que le feu ne lui ferait aucun mal ni le fer ni l’eau ni aucune sorte de métal ni les pierres ni la terre ni les bois ni les maladies ni les animaux ni les oiseaux ni les serpents venimeux. Quand tout cela fut fait et connu, Baldr et les Ases s’amusèrent ainsi : il se tenait sur la place du þing et tous les autres ou bien tiraient des traits contre lui ou lui donnaient des coups d’épée ou lui jetaient des pierres ; mais, quoi que ce fût, cela ne lui faisait aucun mal. Et cela semblait à tous un grand privilège.

Quand Loki, fils de Laufey, vit cela, cela lui déplut. Il alla trouver Frigg aux Fensalir⁶ sous les traits d’une femme. Frigg lui demanda si elle savait ce qu’on faisait sur la place du þing. La femme répondit

1. « *Aber ihm haftete die Eigenschaft an, dass keiner seiner Urteilsprüche Bestand hatte* » (J. de Vries).

2. Cf. *Grimnismál*, st. 12.

3. Cf. les *kenningar* que les *Skáldskaparmál*, 5, donnent pour Hödr : l’Ase aveugle, le meurtrier de Baldr, celui dont la flèche est une tige de gui, l’ennemi de Váli.

4. C’est le point de départ du poème eddique *Baldrs draumar*, « les songes de Baldr ».

5. Sa mère, femme d’Óðinn.

6. Résidence de Frigg.

que tout le monde lançait des traits contre Baldr mais qu'il n'en recevait aucun mal. Frigg répondit : « Ni armes ni bois ne tueront Baldr : j'ai recueilli le serment de toutes les choses. » La femme dit : « Tous les êtres ont juré d'épargner Baldr ? » Frigg répondit : « Il y a une jeune pousse de bois qui grandit à l'ouest de la Valhöll et qu'on appelle *mistilteinn* ("pousse de gui") ; elle m'a semblé trop jeune pour que je réclame son serment. »

La femme s'en alla, mais Loki prit la pousse de gui, l'arracha et alla au þing. Hödr se tenait là, tout en arrière du cercle des gens, parce qu'il était aveugle. Loki lui dit : « Pourquoi ne tires-tu pas sur Baldr ? » Il répond : « Parce que je ne vois pas où est Baldr et, en plus, parce que je suis sans arme. » Loki dit : « Fais comme les autres, attaque-le, je t'indiquerai la direction où il est. Lance ce rameau contre lui ! » Hödr prit la pousse de gui et, guidé par Loki, la lança sur Baldr. Le trait traversa Baldr qui tomba mort sur la terre. Ce fut le plus grand malheur qu'il y ait eu chez les dieux et chez les hommes.

Quand Baldr fut tombé tous les Ases furent sans voix et incapables de le relever. Ils se regardaient l'un l'autre et tous étaient irrités contre celui qui avait fait la chose, mais personne ne pouvait le punir : car c'était là un grand lieu de sauvegarde¹. Quand les Ases voulurent parler, ils éclatèrent d'abord en larmes, de sorte qu'aucun ne pouvait exprimer à l'autre sa douleur avec des mots. Mais Óðinn souffrait le plus de ce malheur, parce qu'il mesurait mieux le dommage et la perte qu'était pour les Ases la mort de Baldr.

Quand les dieux revinrent à eux, Frigg demanda qui serait celui qui voudrait s'attirer tout son amour et toute sa faveur et chevaucher sur la route de Hel² pour essayer de trouver Baldr et offrir à Hel une rançon, si elle consentait à laisser Baldr revenir à la Demeure des Ases. Celui qui est appelé Hermódr le brave, fils d'Óðinn, s'offrit pour cette expédition. On prit Sleipnir, le cheval d'Óðinn, Hermódr s'assit sur le cheval et s'élança.

Les Ases prirent le cadavre de Baldr et l'apportèrent au bord de mer³. Le bateau de Baldr s'appelait Hringhorni : c'était le plus grand de tous les bateaux. Les dieux essayèrent de le mettre à l'eau et de

1. *Gridastadr* ; on ne pouvait, dans le Þing et en temps d'assemblée, exercer de vengeance.

2. La déesse du monde des morts ; d'où, ce monde lui-même.

3. Ce récit semble paraphraser les strophes de la *Húsdrápa* où Ulfr Uggason avait traité des funérailles de Baldr et dont Snorri lui-même a conservé des fragments.

dresser dessus le bûcher de Baldr, mais le bateau ne bougea pas. Alors on envoya au Pays des Géants chercher la géante qui s'appelle Hyrrokin. Quand elle fut arrivée, chevauchant un loup et avec un serpent venimeux pour bride, elle sauta de sa monture et Óðinn cria à quatre *berserkir*¹ de garder celle-ci. Mais ils ne purent la maîtriser avant de l'avoir jetée à terre. Alors Hyrrokin alla à l'avant de l'étrave et, du premier coup, la lança avec une telle force que du feu jaillit des rouleaux et que le sol trembla partout. Cela mit Þórr en colère. Il saisit son marteau et il lui aurait brisé la tête si les dieux n'avaient demandé sa sauvegarde.

Alors le cadavre de Baldr fut porté sur le bateau et quand Nanna², fille de Nepr, vit cela, elle fut brisée de douleur et elle mourut. Elle fut portée sur le bûcher et l'on alluma le feu. Þórr s'avança et consacra le bûcher avec Mjöllnir. Devant ses pieds courait un nain du nom de Littr. Þórr lui donna un coup de pied, le jeta dans le feu et il fut brûlé. À cette crémation il y avait des assistants de mainte sorte. Il faut nommer d'abord Óðinn, avec qui Frigg, les Valkyries et ses corbeaux étaient venus. Freyr était assis sur son char, auquel était attelé le sanglier nommé Gullinborsti ou Slidrugtanni. Heimdallr montait le cheval nommé Gulltoppr. Freyja était avec ses chats. Il était venu aussi un grand nombre de Thurses du Givre et de Géants des Montagnes. Óðinn plaça l'anneau Draupnir sur le bûcher (il en résulta pour celui-ci la propriété que, chaque neuvième nuit, huit anneaux d'or de même poids en dégouttèrent)³. Le cheval de Baldr, tout harnaché, fut aussi placé sur le bûcher.

De Hermóðr, il y a à dire qu'il chevaucha neuf nuits durant à travers des vallées sombres et profondes et qu'il ne vit rien jusqu'à ce qu'il arrivât au fleuve Gjöll et à un pont plaqué d'or. La jeune fille qui gardait le pont s'appelait Móðguðr. Elle lui demanda son nom, sa famille et lui dit : « Hier, Baldr est passé ici à cheval avec cinq troupes d'hommes morts, mais le pont ne résonne pas moins sous toi seul et tu n'as pas l'apparence d'un homme mort. Pourquoi vas-tu à cheval sur la route de Hel ? » Il répond : « Je dois aller à cheval trouver Hel pour chercher Baldr. As-tu déjà vu Baldr sur la route de Hel ? » Elle dit que Baldr avait déjà franchi le pont de la Gjöll. « En

1. Guerriers doués du don de métamorphose animale (ours, loup, chien...).

2. Femme de Baldr.

3. Cf. *Skirnismál*, st. 21-22 ; sur Draupnir, v. ci-dessus, n° 6. – Dans les *Vafþrúðnismál*, st. 54-55, il est question de paroles mystérieuses qu'Óðinn a dites à l'oreille de son fils « avant qu'il monte sur le bûcher ».

aval et vers le nord¹, c'est la route de Hel ! » Hermódr chevaucha jusqu'à ce qu'il arrivât à la grille de Hel. Là il descendit, sangla bien son cheval, remonta dessus et l'éperonna. Le cheval sauta par-dessus la grille si haut qu'il ne la frôla pas. Alors Hermódr chevaucha jusqu'au bâtiment, descendit, entra, vit son frère Baldr assis sur le haut-siège et resta là pour la nuit. Le lendemain matin, il transmit à Hel son message, à savoir que Baldr devait revenir à cheval avec lui, et dit combien grands étaient les pleurs des Ases. Hel dit qu'il fallait vérifier s'il était aussi aimé qu'on disait : « Si toutes choses au monde, vivantes ou mortes, le pleurent, il retournera chez les Ases ; mais il restera avec Hel si quelqu'un refuse et ne veut pas pleurer. » Hermódr se leva.

Baldr l'accompagna hors du bâtiment et lui remit l'anneau Draupnir pour l'apporter en souvenir à Ódinn ; quant à Nanna, elle envoya à Frigg une étoffe de lin et plusieurs autres dons et à Fulla une bague d'or. Hermódr refit la route à cheval, revint à la Demeure des Ases et raconta ce qu'il avait vu et entendu.

Aussitôt les Ases envoyèrent des messagers dans le monde entier pour prier tous les êtres de tirer par leurs larmes Baldr du pouvoir de Hel². Tous le firent, les hommes et les animaux et la terre et les pierres et les arbres et tous les métaux – comme tu dois avoir vu que ces choses pleurent quand elles sortent du gel et entrent dans la grande chaleur. Alors que les messagers revenaient après avoir bien rempli leur mission, ils trouvèrent, dans une caverne, une géante³ qui se nommait Þökk. Ils lui demandent de pleurer pour tirer Baldr du pouvoir de Hel. Elle répond :

« Þökk pleurera avec des larmes sèches la crémation de Baldr.

Vif ni mort, je n'ai pas profité du fils de l'homme : que Hel garde ce qu'elle a ! »

Mais on devine que c'était Loki, fils de Laufey, lui qui a fait tant de mal aux Ases⁴.

1. Formule allitérante : *níðr ok norðr*.

2. Belle expression : *at Baldr væri grátinn ór helju* « ut B. ploraretur ex inferis ».

3. *Gýgr*.

4. Suit immédiatement le récit de la capture et du supplice de Loki : ci-dessous, n° 11 a.

b) *Lokasenna*, st. 27-28.

Dans la *Lokasenna*, parmi les insolences et défis que Loki adresse aux dieux, on lit les deux strophes suivantes, qui opposent à Loki la mère de Baldr, Frigg :

27. *Frigg dit* :

« Sais-tu, si j'avais ici, dans la salle d'Ægir,
un fils pareil à Baldr
tu ne t'en irais pas d'entre les fils des Ases
et l'on te combattrait avec fureur ! »

28. *Loki dit* :

« Tu veux encore, Frigg, que j'en conte davantage,
sur mes actions traîtresses :
c'est moi qui suis cause que tu ne vois plus
Baldr venir à cheval à la demeure ! »

c) *Völuspá*, st. 32-34 : v. ci-dessous, p. 156-158.

d) Variantes par Saxo Grammaticus

Saxo Grammaticus a combiné avec prolixité deux variantes de l'histoire de Baldr. Voici en résumé la première (*Gesta Danorum*, lib. III, cap. II, pp. 63-66) :

Hotherus est un prince suédois dont s'éprend Nanna, fille du roi norvégien Gevarus qui a dirigé son éducation et qui a fait de lui un jeune homme accompli à tous égards. Mais le fils d'Othinus, Balderus, tombe amoureux de Nanna et décide de se défaire de son rival. À la chasse, Hotherus rencontre des *virgines silvestres* qui lui disent de ne pas essayer de tuer le demi-dieu Balderus avec des armes¹, car son corps est invulnérable au fer². Sur ces entrefaites Gevarus dit à Hotherus qu'il connaît pourtant une épée qui peut donner la mort à Balderus³ : cette arme est en

1. ... hortataeque ne eum, quamvis infestissimo odio dignum, armis lacesseret, semi-deum, hunc esse testantes, arcano superum semine procreatum.

2. Ne ferro quidem sacram corporis ejus firmitatem cedere.

3. Adjecit tamen scire se gladium arctissimis obseratum claustris, quo fatum ei infligi possit.

la possession de Mimingus, génie des bois¹ ; il lui indique le moyen de capturer Mimingus et de l'obliger² à lui remettre l'épée, ainsi qu'un anneau, talisman de richesse³ ; Gevarus savait tout cela parce qu'il était un devin fort expert⁴. Suivant ces conseils, Hotherus se procure l'épée et l'anneau.

Dans la bataille qui suit – et où tous les dieux, conduits par Othinus et Thorus, combattent pour Balderus – Hotherus est vainqueur, ayant réussi à rendre inutilisable le marteau de Thorus en lui coupant le manche⁵. Blessé, Balderus fuit honteusement. Et Hotherus, beau joueur, fait de magnifiques funérailles, *rogo navigiis exstructo*⁶, à un allié de Balderus tué sur le champ de bataille, le roi des Saxons, Gelderus.

e) Seconde version utilisée par Saxo Grammaticus
(lib. III, cap. II, pp. 67-69)

Dans cette seconde version, la qualité semi-divine de Balderus n'intervient plus. Avant la bataille décisive, des *nymphae*, des *virgines ignotae* rencontrées par Hotherus alors qu'il parcourt *extrema locorum devia*, lui apprennent qu'il aura la victoire s'il peut dérober et manger le premier un certain aliment tout à fait succulent qui a été imaginé pour accroître les forces de Balderus⁷. Se faisant passer pour un musicien (*citharædus*), Hotherus décide en effet les jeunes filles qui portaient le plat magique à lui en laisser manger. Rencontrant ensuite Balderus, il le frappe⁸. Après

1. *Hunc a Miminga, silvarum satyro, possideri* ; cf. le *Mimir* des textes scandinaves, v. ci-dessous, pp. 246-247.

2. Cf. Loki et Andvari, ci-dessus, n° 5.

3. Cf. Draupnir, ci-dessus, n° 6.

4. *Quippe divinandi doctissimus erat industriaque præagogorum excultus*.

5. *Victoria ad superos concessisset, ni Hotherus inclinata suorum acie celerius advolans, clavam præciso manubrio inutilem reddidisset*. Cf. Loki et la malformation du manche du marteau de Þórr, ci-dessus, n° 6.

6. Cf. le bûcher de Baldr lui-même dans la var. a.

7. *Nymphae... dicebant... in expedito victoriae gratiam fore, si inusitatae cujusdam suavitatis edulium, augendis Balderi viribus excogitatum, præripere potuisset; nihil enim factu difficile futurum, dummodo hosti in augmentum roboris destinato potiretur obsonio*.

8. *Obvii sibi Balderi latus hausit eumque prostravit*.

un dernier et inutile effort, Balderus meurt de sa blessure et son armée l'enterre royalement.

(Suit la naissance, puis l'exploit du frère et vengeur de Balderus, Bous¹.)

f) *La Hrómundar saga Greipssonar*

Une saga composée dans la seconde moitié du XIII^e siècle, la *Hrómundar saga Greipssonar*, présente une utilisation romanesque et artificielle de quelques traits de ce conflit² avec une curieuse combinaison du gui de Hödr et de l'épée de Hotherus : « Bildr » est tué par les gens de Hrómundr à l'aide d'une épée nommée *Mistilteinn* (« pousse de gui »), dont il avait appris l'existence et la puissance par un païen nommé Máni et qu'il est allé chercher dans un tumulus funéraire. À la fin le frère de Bildr, Váli, fait quelque chose qui ressemble à une vengeance. Il frappe Hrómundr de son épée qui s'enfonce dans les eaux glacées d'un lac : Hrómundr n'en réussit pas moins à lui casser le cou.

11. LE CHÂTIMENT DE LOKI

Tantôt présenté comme la suite du meurtre de Baldr, tantôt indépendamment, le supplice de Loki revêt une forme précise et constante.

a) *Gylfaginning*, chap. xxxv-xxxvi, pp. 68-70.

(Aussitôt après la mort et les funérailles de Baldr, Snorri montre Loki traqué par les Ases :)

Gangleri dit : Loki commit un très grand forfait quand il fit en sorte, d'abord, que Baldr fût tué, puis qu'il ne fût pas racheté de Hel. A-t-il reçu quelque châtiment pour cela ? – Hár dit :

1. C'est, sous un tout autre nom, le Váli, frère et vengeur de Baldr, de plusieurs textes scandinaves. M. Baldieri publiera dans *Ogam* une étude sur lui.

2. *Fornaldar sögur*, II, pp. 363-371 ; A. Le Roy Andrews a étudié les sources de cette saga dans *Modern Philology*, 10 (1912-1913), pp. 601-630. Sur Baldr et Váli, pp. 55-56. Il réduit à presque rien le rapport avec la légende de Baldr.

Il a expié de telle façon qu'il s'en souviendra longtemps. Les dieux étant furieux, comme on peut le penser, il s'enfuit et se cacha sur une montagne. Il s'y fit une maison avec quatre portes afin de pouvoir, de l'intérieur, voir dans toutes les directions. Souvent, pendant le jour, il prenait la forme d'un saumon et se cachait à l'endroit appelé Cascade de Fránangr. Il se demandait quel moyen les Ases pourraient bien imaginer pour le prendre dans la cascade. Une fois qu'il était dans sa maison, il prit du fil de lin et en tressa des mailles, comme sont faits, depuis lors, les filets. Du feu brûlait devant lui. Il vit alors que les Ases étaient proches de lui, car Óðinn, du haut de la Hlidskjölf, avait vu où il était. Il bondit aussitôt dehors et s'élança dans l'eau, après avoir jeté le filet dans le feu.

Quand les Ases arrivèrent à sa maison, le premier qui entra fut le plus sage de tous (*inn, er allra var vitrastr*), qui s'appelle Kvasir ; et lorsqu'il vit dans le feu la cendre blanche que le filet avait faite en brûlant, il remarqua que ce devait être un moyen de prendre les poissons et il le dit aux Ases. Ils se mirent donc à faire un filet sur le modèle de celui de Loki, tel qu'ils le voyaient dans la cendre. Quand le filet fut prêt, ils allèrent à la rivière et jetèrent le filet dans la cascade. Ils tirèrent le filet (en travers de la rivière et vers l'aval), Þórr tenant un des bouts, et tous les Ases l'autre. Mais Loki partit en avant et se plaça (sur le fond) entre deux pierres, si bien que le filet, pendant qu'ils le tiraient, passa au-dessus de lui. Ils remarquèrent pourtant qu'il y avait là quelque chose de vivant. Ils revinrent donc à la cascade et jetèrent le filet après y avoir attaché un poids assez lourd pour que rien ne pût échapper par-dessous.

Loki se sauve devant le filet (vers l'aval) ; mais, quand il voit qu'il est près de la mer, il bondit par-dessus la corde du filet et revient en hâte à la cascade. Les Ases virent où il allait. Ils retournent à la cascade et cette fois se divisent en deux équipes et Þórr marche à pied au milieu de la rivière. Ils descendent ainsi vers la mer. Loki fuyant vers l'aval voit deux partis possibles : se lancer dans la mer au péril de sa vie ou bien sauter encore par-dessus le filet. Ce fut cela qu'il choisit : il sauta aussi vite qu'il put par-dessus la corde. Þórr étendit brusquement la main et l'attrapa, mais Loki glissa entre ses doigts si bien que la main de Þórr le saisit juste par la queue : c'est pourquoi le corps du saumon finit en pointe.

Loki était pris sans merci. Ils allèrent avec lui dans une caverne ; ils prirent trois pierres plates, les dressèrent sur le petit côté et percèrent un trou dans chacune. Puis ils prirent les fils de Loki, Vali et Nari ou

Narfi ; ils transformèrent Vali en loup et il déchira Narfi, son frère ; ils prirent ses boyaux et s'en servirent pour lier Loki sur les trois pierres : l'une se trouvait sous les épaules, la deuxième sous les reins, la troisième sous les jarrets ; et les liens devinrent de fer. Skadi¹ prit un serpent venimeux et l'attacha au-dessus de lui de sorte que le venin dégouttât sur son visage. Mais Sigyn, sa femme, est debout près de lui, tenant une cuvette sous les gouttes. Quand la cuvette est pleine, elle va vider le venin, mais, pendant ce temps, le venin dégoutte sur le visage de Loki : alors il tressaille si violemment que la terre entière tremble, ce qu'on appelle « tremblement de terre ». Il reste là, dans les liens, jusqu'au Crépuscule des Dieux (*til ragnarøks*)².

b) Lokasenna.

Un poème eddique – qui fait d'ailleurs, dans son corps (st. 27-28 : ci-dessus, n° 10 b), allusion à la responsabilité de Loki dans le meurtre de Baldr –, explique autrement la colère des dieux et le châtement de Loki : c'est la fameuse *Lokasenna*³, avec l'introduction et la conclusion de prose qui l'encadrent.

Mais, avant d'analyser le poème, extrayons les st. 49-50, qui annoncent la forme du supplice de Loki :

49. *Skadi dit* :

Tu es joyeux, Loki ! Tu ne t'en donneras
plus longtemps en liberté :
au dur rocher, avec les entrailles du fils glacé,
les dieux me lient –,

50. *Loki dit* :

Sais-tu, – si, au dur rocher, avec les entrailles du fils glacé,
les dieux me lient,
j'ai été le premier et le plus ardent à sa mort,
quand nous attaquâmes Þjazi !

Voici maintenant, dans la *Lokasenna*, tout ce qui intéresse Loki.

1. Cf. ci-dessus, n° 1 a, fin.

2. Sur ce mot, v. note 3 p. 146.

3. Sur « l'esprit de la *Lokasenna* », v. ci-dessous, pp. 143-145. Il semble que le poème soit du x^e, peut-être du ix^e siècle ; mais certains critiques le placent dans la première moitié du xi^e siècle.

Ægir, appelé aussi Gymir, avait préparé de la bière pour les Ases, après avoir reçu le grand chaudron, comme il a été dit¹. À ce festin se présentèrent Óðinn et Frigg, sa femme. Þórr ne vint pas, parce qu'il était en voyage à l'Est. Sif, femme de Þórr, était là, ainsi que Bragi et Idunn, sa femme. Týr était là, manchot : le loup Fenrir lui avait arraché sa main quand on l'avait enchaîné. Il y avait là Njörðr et sa femme Skadi, Freyr et Freyja et Vidarr, fils d'Óðinn. Loki était là, ainsi que les serviteurs de Freyr, Byggvir et Beyla. Il y avait là foule d'Ases et d'Elfes.

Ægir avait deux domestiques, Fimafengr et Eldir. De l'or flamboyant remplaçait la lumière du feu. La bière se servait d'elle-même. C'était un grand lieu de sauvegarde². On louait fort l'excellence des serviteurs d'Ægir. Loki ne put entendre cela et tua Fimafengr. Là-dessus, les Ases agitèrent leurs boucliers, crièrent contre Loki et le pourchassèrent jusqu'à la forêt. Puis ils revinrent boire. Loki rebroussa chemin et rencontra dehors Eldir. Il lui dit :

1. Dis-moi, Eldir, avant que tu fasses
un pas de plus en avant :
ici, à l'intérieur, au festin, que font
les fils des dieux de la victoire ?

2. *Eldir dit* :
Ils parlent de leurs armes et de leurs exploits,
les fils des dieux de la victoire.
Des Ases et des Elfes qui sont ici, à l'intérieur,
aucun n'est amical pour toi dans ses paroles.

3. *Loki dit* :
Il faut que j'entre dans la salle d'Ægir
pour voir ce festin.
Tumulte et querelle j'apporte aux fils des Ases
et j'assaisonne leur hydromel de nuisance !

4. *Eldir dit* :
Sais-tu bien, si tu entres dans la salle d'Ægir
pour voir ce festin,
Si tu verses injures et accusations sur les dieux gracieux,
c'est sur toi qu'ils les nettoieront.

1. Sujet de la *Hymiskvida*.

2. Sur la « paix de la bière », v. Maurice Cahen, *Études sur le vocabulaire religieux en vieux-scandinave. La libation* (1921), p. 134.

5. *Loki dit :*

Sais-tu ceci, Eldir ? Si nous devons combattre tous deux
avec des paroles blessantes,
je serai riche en réponses,
si tu en dis trop.

Ensuite Loki entre dans la salle. Quand ceux qui étaient là virent
qui était entré, tous se turent :

6. *Loki dit :*

C'est par soif que je viens dans cette salle,
moi, Loptr, après une longue route,
prier les Ases pour qu'un d'eux me donne
la merveilleuse boisson d'hydromel.

7. Pourquoi vous taisez-vous, dieux gonflés
à ne pouvoir parler ?

Assignez-moi siège et place au festin
ou chassez-moi d'ici !

8. *Bragi dit :*

Siège et place au banquet les Ases
ne t'assigneront jamais,
car les Ases savent quelles gens ils doivent
admettre au grand festin.

9. *Loki dit :*

T'en souviens-tu, Ódinn, que tous deux, jadis,
nous avons mêlé nos sangs ensemble ?
Tu ne devais pas goûter la bière,
que nous n'y fussions conviés tous deux !

10. *Ódinn dit :*

Lève-toi donc, Vidarr, et laisse le père du Loup
s'asseoir au festin,
de peur que Loki ne nous dise des mots injurieux
dans la salle d'Ægir.

Alors Vidarr se leva et versa à boire à Loki. Avant de boire, il
(= Loki) dit aux Ases :

11. Salut aux Ases, salut aux Asinnes,
et à tous les dieux très saints,
à l'exception d'un seul Ase qui est assis là
— Bragi – sur les bancs !

12. *Bragi dit* :
Je te donne un cheval et une épée de mon bien,
et Bragi te dédommage par un anneau,
Pour que tu ne fasses pas payer ton déplaisir aux Ases.
N'irrite pas les dieux contre toi !

[De la st. 13 à la st. 56, les invectives se poursuivent sur le rythme suivant : une divinité essaie de faire taire Loki ; il lui répond de façon cinglante ; une autre divinité intervient, qui attire sur elle la verve du dieu malin. Mais voici que Þórr arrive :]

57. *Þórr dit* :
Tais-toi, sale créature¹ ! Mon terrible marteau
Mjöllnir va te couper la parole :
Je t'abats la tête du col,
et c'en est fait de ta vie !

58. *Loki dit* :
Le fils de Jörd (la Terre) est maintenant entré...
Pourquoi menaces-tu ainsi, Þórr ?
Mais tu n'auras plus d'audace quand il te faudra combattre le Loup
qui avalera tout entier le Père de la Victoire (= Óðinn) !

59. *Þórr dit* :
Tais-toi, sale créature ! Mon terrible marteau
Mjöllnir va te couper la parole :
Je te jette en l'air et sur les chemins de l'Est,
et, après, nul ne te voit plus !

60. *Loki dit* :
De tes voyages à l'Est, tu ne dois jamais
parler devant des guerriers,
depuis que, dans le pouce d'un gant, tu t'es blotti, ô héros,
et que tu ne paraissais plus être Þórr !

1. *Rög vætr* ! Sur le sens précis de *argr*, *ragr*, v. ci-dessous, p. 242.
J. Weissweiler, *Beitr. zur Bedeutungsentwicklung germanischer Wörter für sittliche Konzepte*, 1. *Germ. arga-*, *aisl. ragr*. *IF* 41 (1923), pp. 16-29.

61. *Pórr* dit :

Tais-toi, sale créature ! Mon terrible marteau
Mjöllnir va te couper la parole :
De la main droite, moi le meurtrier de Hrungnir, je t'assomme,
Si bien que chacun de tes os se rompe !

62. *Loki* dit :

Je pense que je vivrai de longs jours
Bien que tu me menaces du marteau !
Dures te paraissaient les courroies de Skrymir,
tu n'as pu t'approcher des provisions de route
et tu as été rongé par la faim, tout vif !

63. *Pórr* dit :

Tais-toi, sale créature ! Mon terrible marteau
Mjöllnir va te couper la parole :
Le meurtrier de Hrungnir t'enverra chez Hel
par-dessous la palissade des morts !

64. *Loki* dit :

J'ai dit devant les Ases, j'ai dit devant les fils des Ases
ce que m'inspirait mon humeur.
Mais, devant toi seul, je céderai,
car je sais que tu te bats !

65. Tu as fait une beuverie de bière, *Ægir*, mais jamais plus
tu ne feras de festin !

Tout ton bien qui est ici, à l'intérieur,
que la flamme¹ joue par-dessus
et te brûle par-derrière (en te poursuivant) !

Après cela Loki se cacha dans la cascade de Franangr sous la forme d'un saumon. C'est là que les Ases le prirent. Il fut lié avec les boyaux de son fils Vali, tandis que son fils Narfi était changé en loup. Skadi prit un serpent venimeux et l'attacha au-dessus du visage de Loki. Le venin en dégouttait. Sigyn, la femme de Loki, s'assit là et tint une cuvette sous le poison. Quand la cuvette était remplie, elle vidait le poison, mais, pendant ce temps, le poison dégouttait sur Loki. Alors il tressaillait si violemment que la terre entière en tremblait : c'est ce qu'on appelle maintenant les tremblements de terre.

1. *Logi* ; cf. ci-dessus, n° 6, et note 2, p. 255.

c) *Völuspá*, st. 35 : v. ci-dessous, p. 156-158.

d) Représentation du supplice de Loki

Un monument figuré, la croix anglo-saxonne de Gosforth (IX^e siècle), semble conserver l'image du supplice de Loki : le malheureux est représenté lié à des pierres par les pieds et par les mains ; un serpent distille au-dessus de lui son venin tandis qu'une femme tend une coupe sous la tête du serpent. Mais cette interprétation a été contestée, sans doute à tort (reproduction ci-contre).

12. LOKI ET LA FIN DE CE MONDE

On a vu¹ que Snorri termine son récit du supplice de Loki par ces mots : « Il reste là jusqu'au *ragnarøkkr*. » Ce qui se passera à ce moment-là, la *Völuspá* le décrit en strophes haletantes, et aussi deux chapitres de la *Gylfaginning*.

a) *Völuspá*, st. 50-52.

Les signes de la fin du monde se sont précipités : éclipse du soleil, tempête, corruption des mœurs, chant des trois coqs cosmiques, hurlement du loup... Alors, de toutes parts, se lèvent les puissances démoniaques :

50. Hrymr vient de l'Est, élevant devant lui son bouclier (?).

Le Jörmungandr (« Grand Monstre »)² se tord dans une fureur de géant,

le serpent fouette les vagues et l'aigle crie,

il déchire les cadavres, d'une pâleur lunaire (?) : Naglfar³ est lâché...

51. Un vaisseau vogue du Nord. Les troupes de Hel vont venir sur la mer, et Loki est au gouvernail :

1. Ci-dessus, n° 11 a.

2. Autre nom du serpent du Midgardr (Terre), qui entoure la Terre.

3. Sur ce bateau, v. ci-dessous, variante b et K. Krohn, *FUF* 12 (1912), pp. 154-155 (*Das Schiff Naglfar*) et 317-320 (*Zum Schiffe Naglfar*).



La bande monstrueuse vient avec le (loup) goulu, –
avec eux le frère de Byleiptr (= Loki) est du voyage.

52. Surtr vient du Sud avec le (feu,) fléau des branches.
De son épée, étincelle le soleil des dieux guerriers.
Les rochers s'écroulent et les géantes se précipitent,
les hommes foulent le chemin de Hel, et le ciel se fend.

Suivent les duels dans lesquels les monstres tuent chacun un
des grands dieux : Freyr, Óðinn, Þórr.

b) Gylfaginning, chap. xxxvii-xxxviii, pp. 71-73.

... Alors le loup Fenrir est lâché et la mer se précipite sur la terre, parce que le serpent du Midgardr se tord dans une fureur de géant et tâche d'aborder sur la terre. Il arrive aussi que le Naglfar est lâché, – le vaisseau qui s'appelle ainsi et qui est fait des ongles des hommes morts (c'est de là que vient l'avertissement de ne pas laisser un homme mort sans lui couper les ongles, car un tel homme apporte des matériaux pour la construction du vaisseau Naglfar, que dieux et hommes veulent retarder). Mais ce jour-là, Naglfar prendra la mer. Hrymr est le nom du géant qui pilotera Naglfar. Le loup Fenrir marche, la gueule béante, une mâchoire touchant le ciel, l'autre touchant la terre, et il l'ouvrirait davantage encore s'il y avait de la place. Ses yeux et son nez lancent des flammes. Le serpent du Midgardr souffle du venin tant qu'il en asperge tout l'air et la mer, et il est tout effrayant, et il est à côté du Loup.

Sous ce vacarme, le ciel se fend et les fils de Múspell sortent à cheval. Surtr chevauche en tête, avec du feu brûlant devant et derrière lui. Son épée est bien coupante et brille plus que le soleil. Quand ils passent sur le pont Bifröst, il se brise, comme il a été dit plus haut. Les fils de Múspell avancent vers la plaine qui s'appelle Vigridr. C'est là aussi que viennent le loup Fenrir et le serpent du Midgardr. Là aussi est venu Loki, et Hrymr, et avec lui tous les Thurses du Givre. Et tout le cortège de Hel suit Loki, tandis que les fils de Múspell ont leur armée, qui est fort brillante. La plaine Vigridr s'étend sur cent lieues dans toutes les directions...

(Après le récit de la mobilisation des dieux et de la mort tragique des grands Ases – Freyr, Týr, Þórr, Óðinn – et de l'exploit vengeur de Víðarr, fils d'Óðinn, on lit encore :)

... Loki combat contre Heimdallr¹ et ils se tuent l'un l'autre. Alors Surtr jette du feu sur la terre et brûle le monde entier...

(Suit la citation des neuf strophes de la *Völuspá* correspondant au récit qui vient d'être fait.)

13. TRAITS DIVERS

a) Présentation de Loki dans la *Gylfaginning*, chap. XIX, p. 34.

Il y a encore, compté avec les Ases, celui que certains appellent « Calomniateur des Ases » et « Premier auteur des tromperies » et « Honte de tous les dieux et hommes ». Il se nomme Loki ou Loptr, fils du géant Farbauti, sa mère est Laufey ou Nál ; ses frères sont Byleistr et Helblindi. Loki est beau et bien fait, mauvais de naturel, très changeant dans sa conduite. Il avait, de cette sagesse qu'on nomme astuce, plus que tous les autres hommes², et des tromperies pour toutes choses. Il mettait toujours les Ases dans de grandes difficultés et souvent les tirait d'affaire avec des tours rusés. Sa femme s'appelle Sigyn, leur fils Nari ou Narfi.

Loki eut encore d'autres enfants. Il y avait, au Pays des Géants, une géante nommée Angrboda. Loki eut d'elle trois enfants. L'un était le loup Fenrir, le deuxième le Jörmungandr, c'est-à-dire le Serpent du Midgård, le troisième Hel...

b) Loki dans les *Fjölsvinsmál*

Dans un poème tardif (sans doute du XII^e siècle), les *Fjölsvinsmál*, Loki est dit avoir participé à la fabrication de plusieurs choses remarquables : à la st. 26, il est question de l'arme qui peut tuer l'oiseau Vidofnir³ :

Elle s'appelle *Lævateinn* (« Rameau du malheur »), Loptr (= Loki) l'a fabriquée par des runes

1. Cf. ci-dessus, n° 9 a, un autre duel Heimdallr-Loki.

2. Cf. notes 1, p. 49 et note 1, p. 155.

3. Ce nom, et ceux qui suivent, sont inconnus par ailleurs ; Sinmara est la femme du géant Surtr qu'on a vu incendier le monde lors du *ragnarøkkr* (ci-dessus, n° 12, a, b).

devant le portail d'en bas ;
dans le coffre de *Lægjarn* (« Avide de malheur ») elle se trouve, chez Sinmara,
et neuf solides serrures la gardent.

À la st. 34, il est dit que Loki, terreur du peuple (? *liðskjalfr*), a aidé neuf nains (Uni, Iri, etc.) à construire le palais de Menglöd.

c) Les métamorphoses de Loki en femelle

Outre la naissance de Sleipnir, plusieurs textes insistent sur les métamorphoses de Loki en femelle ou en femme et en femme féconde.

Lokasenna, st. 23, Óðinn dit à Loki :

Huit hivers tu as été sous la Terre,
trayant les vaches, et femme,
et là, tu as enfanté des enfants
et il m'a paru que c'était là le fait d'un efféminé¹ !

Lokasenna, st. 33, Njörðr dit à Loki :

Il est étonnant qu'un Ase efféminé soit entré ici,
– et qui a enfanté des enfants !

Petite Völuspá, dans les *Hyndluljóð*, st. 43, après la strophe relatant la naissance du loup et de Sleipnir² et avant la strophe évoquant les signes de la fin du monde, on lit quatre vers, dont le premier est malheureusement peu compréhensible :

Loki...?... trouva un cœur de femme à moitié grillé par un feu de tilleul brûlé ;
Loptr (= Loki) devint « enceint³ » par l'opération d'une femme mauvaise :
de là, sur la terre, toute espèce de monstres⁴ sont venus.

1. *Ok hugða ek þat argi adal* ; sur l'accusation d'*ergi* (*argr*, *ragr*) plusieurs fois portée contre Loki, v. note 1, p. 72 et p. 242.

2. V. ci-dessus, n° 2 c.

3. *Kviðugr*, adjectif formé sur *kviðr* (= gotique *qiþus*) « bas-ventre ».

4. *flagð* : monstre gigantesque.

Catalogue des *kenningar* de Loki dans les *Skáldskaparmál*, chap. XXIV, p. 100.

Le fils de Farbauti, de Laufey, de Nál ; le frère de Byleistr, de Helblindi ; le père de Vanargandr (= le loup Fenrir), de Jörmungandr (= le Serpent du Midgardr), de Hel, de Nari, d'Ali ; le parent, l'oncle paternel, le compagnon de route et de siège d'Óðinn et des Ases, le visiteur et l'ornement du coffre de Geirrøðr ; le voleur des géants, du bouc, du collier des Brisingar, des pommes d'Idunn ; le parent de Sleipnir ; le mari de Sigyn ; l'ennemi des dieux ; le dévastateur de la chevelure de Sif ; l'artisan de malheur ; l'Ase malin ; le diffamateur et le trompeur des dieux ; le *ráðbani* (celui qui tue par conseil)¹ de Baldr ; l'Ase lié ; l'ennemi obstiné de Heimdallr (ou du bélier ?)² et de Skadi.

14. SURVIVANCES MODERNES

La plupart des indications qui suivent sont tirées de deux articles importants d'Axel Olrik, publiés sous le même titre : *Loki i nyere Folkeoverlevering* (« Survivances de Loki dans le folklore moderne »), l'un complétant l'autre, dans les *Danske Studier*, 1908, pp. 193-207³ et 1909, pp. 69-84⁴.

I. – Îles Færøer

Dans le folklore des îles Færøer – où le souvenir des dieux et des mythes s'est maintenu, sans doute à partir de sources littéraires – on a noté plusieurs récits où intervient Loki (Lokki).

1. Par opposition à *handbani*, celui qui tue par sa main ; v. p. 132.

2. V. B. Pering, *Heimdall* (1941), pp. 280-281 ; ce serait une allusion au scénario bouffon qui termine l'histoire de Þjazi (ci-dessus, n° 1 a).

3. Noté dans ce qui suit : Olrik 1.

4. Noté dans ce qui suit : Olrik 2.

a) Lokka-táttur¹

Cette ballade doit dater de la fin du Moyen Âge, mais a été recueillie au XIX^e siècle. Elle présente le même groupement de divinités que, ci-dessus, sous les numéros 1 (p. 40 sq.) et 5 (p. 51 sq.). En voici un résumé :

Un paysan joue contre un géant et perd ; le géant réclame son fils, à moins qu'il ne réussisse à le cacher. Il invoque d'abord Óðinn, qui cache le garçon dans un grain d'orge, où le géant le découvre. Il invoque ensuite Hœnir, qui cache le garçon dans une plume de cygne, où il est à nouveau découvert. Il invoque enfin Lokki. Celui-ci dit au paysan de construire un hangar à bateau avec une large ouverture et de fixer, dans cette ouverture, un pieu de fer. Cependant Lokki emmène le garçon en mer, pêche une grosse barbue, place le garçon dans un des œufs du poisson, le relâche et revient à la côte. Il y trouve le géant qui se dispose, lui aussi, à aller pêcher. Il se fait agréer comme rameur, puis – ne pouvant faire bouger la barque – comme pilote. Ils arrivent au lieu de pêche, le géant amène la barbue au bout de sa ligne et commence à compter les œufs. Un petit œuf se détache – celui du garçon. Lokki l'appelle et le fait asseoir derrière lui, de manière à le cacher, lui recommandant de sauter bien légèrement à terre. Le géant ramène la barque à la côte et le garçon saute en effet si légèrement que ses pas ne marquent pas sur le sable. Au contraire, le géant avance si lourdement qu'il enfonce jusqu'au genou. Le garçon court dans le hangar à bateau, le géant le poursuit, et se casse le front sur le pieu de fer. Lokki se précipite, lui arrache une jambe, mais celle-ci se recolle toute seule. Alors il lui coupe l'autre et met un morceau de bois entre les deux tronçons. Puis il conduit le garçon à ses parents en disant : « J'ai tenu ma parole, le géant a perdu la vie. »

b) Le géant et Lokki² ; résumé :

Un géant prend comme serviteur un homme qui s'appelle Lokki. Celui-ci mystifie son maître de plusieurs façons : il lui fait porter un bœuf sur lequel il se perche lui-même ; il lui fait traîner le bois, porter

1. Olrik 1, p. 194. Le caractère païen de cette ballade est tel que, au moment où elle a été recueillie, il était interdit, sous peine de punition, de la réciter.

2. *Risin og Lokki*, Olrik 1, p. 197 ; tiré d'un recueil de 1901 ; on reconnaîtra un motif du conte de Polyphème.

l'eau à la maison. Quand ils mangent la soupe, Lokki attire toute la graisse de son côté du récipient, laissant à l'autre les os avec un tout petit peu de viande¹. Enfin, la nuit, il se glisse hors de son lit, grimpe sur la poutre maîtresse, coquerique, et, quand le géant se lève, il lui plante dans l'œil un pieu de fer rougi. Le géant meurt et Lokki rentre chez lui avec toutes les richesses du géant.

c) Les métamorphoses animales de Lokki² :

Lokki s'était transformé successivement en toutes sortes d'animaux, afin de déterminer quel animal a la vie la plus dure. Il raconta aux dieux qu'il avait eu beaucoup de peine, étant phoque, à tenir contre les vagues de la mer³ ; que c'était pourtant encore pire d'être un « oiseau à œuf⁴ », mais que le plus mauvais moment, il l'avait connu comme jument, lorsqu'il portait dans ses flancs Grani⁵.

d) Expression proverbiale, faisant allusion à une histoire inconnue (sur l'étourderie de Lokki ?)⁶ :

« Cela ne sert à rien de se presser », dit Lokki : il devait aller chercher l'eau pour la baptiser, mais, quand il revint, elle était déjà en train de se marier.

(Quelques-uns ajoutent :)

Alors il versa l'eau sur la porte.

1. Cf. ci-dessus, Loki et Logi, n° 8.

2. Olrik 1, p. 197 ; la chose se racontait encore au début de ce siècle, d'après le témoignage d'un pasteur.

3. Cf. ci-dessus, n° 9 a.

4. Allusion à une histoire inconnue.

5. Le cheval de Sigurdr – qui a pris ici la place de Sleipnir : v. ci-dessus, n° 2 a, fin.

6. Olrik 1, p. 199. – Dans les pages suivantes, Olrik cite des expressions où *lokkinn* (*lokkjin*) semble n'être que l'équivalent du norvégien *laakjan* (« le vilain, le diable »), mot qui n'a rien à voir avec *Lok(k)i*. De même, en Islande, il faut écarter de nombreux mots homophones de Loki signifiant « feu », « araignée », « serrure »...

II. – Islande

a) Conte¹ : un roi promet la main de sa fille à celui qui l'obligera à dire : « C'est un mensonge ! » Loki, fils d'un paysan, se présente et développe un tel tissu d'absurdités que le roi s'oublie et crie : « C'est un mensonge ! » Loki épouse la princesse.

b) De vrais, gros mensonges s'appellent « mensonge, conseil de Loki », *lokalygi*, *Loka rád*².

c) Quand on négocie un marché, on doit tenir sous le bras gauche un *kaupuloki*, un « Loki d'achat », c'est-à-dire un morceau de papier où est grossièrement dessiné un homme ; cela porte chance dans l'opération³.

d) Proverbe : « Toutes les choses pleurent pour faire sortir Baldr de chez Hel, sauf le charbon⁴. »

e) Proverbe : « Loki et Þórr marchent longtemps, les orages n'en finissent pas⁵. »

f) Quand on a des difficultés avec un fil, on dit qu'il y a un *loki* dedans⁶.

g) Thorlacius, qui a été recteur de Copenhague à la fin du XVIII^e siècle, dit dans ses *Antiquitates Boreales* (1801), VII, p. 44⁷ : *uliginosum et sulphureum foetorem, quem fulgetra, ignes fatui et aliae faces igneae in aer relinquunt, Loka daun (Lokii odorem) vocari in Islandia puer audivi*.

h) *Lokabrenna* signifie la canicule, la grande chaleur⁸.

1. Olrik 1, p. 205 ; en allemand dans Rittershaus, *Neuisländische Volksmärchen*, n° 109 ; Loki ne paraît que dans une des variantes.

2. Olrik 1, p. 203 ; tiré d'un livre de 1828.

3. Olrik 1, p. 205.

4. *Allir hlutir gráta Baldr ór helju, nema kol*, Olrik 1, p. 205 ; tiré d'un livre de 1828. Cf. ci-dessus, n° 10 a, fin.

5. *Leingi geingr Loki ok Þór, létir ei hriðum* : Olrik 1, p. 205 ; tiré d'un livre de 1830.

6. Olrik 2, p. 77 (*opt er loki á nálpæðinu*).

7. Olrik 1, p. 204 ; cf. le même Thorlacius, dans son *Lexicum* mythologique (1828) : *sulphureus sive vulcanicus*. On signale dans le même sens *lokalykt*, Olrik 2, p. 82.

8. Olrik 1, p. 204 (où il est question par erreur de Sirius) et 2, p. 82 (rectifiant cette erreur).

i) Les Islandais appellent *lokaşjóðr* (« bourse de Loki ») la plante qui est appelée ailleurs « monnaie de Judas » (danois *Judaspenge*)¹.

III. – Angleterre

Le clergyman Robt M. Kennley raconte que, dans son enfance, en Lincolnshire, il y eut une épidémie ; comme il apportait de la quinine à une vieille femme dont le petit-fils était très malade, elle le conduisit près de lui et il vit, cloués au pied du lit, trois fers à cheval, avec un marteau en travers par-dessus ; elle prit le marteau et frappa chacun des fers en disant :

Père, Fils et Saint-Esprit,
clouez le diable à ce poteau !
Avec ce marteau je frappe trois fois :
une pour Dieu, une pour Wod, une pour Lok² !

IV. – Shetlands

Lokis lains (« corde de Loki ») désigne une sorte de varech (*fucus filum*) qui se casse facilement ; *Lokis u* (« laine de Loki ») désigne une mauvaise laine, qui ne se laisse pas filer³.

V. – Danemark

a) Au Danemark, le nom de Lokke est lié à diverses manifestations curieuses de la lumière solaire⁴.

1. Olrik 1, p. 203 ; 2, p. 82.

2. *Folklore*, 1898, p. 186 ; Olrik 1, p. 200 ; J. de Vries, *The Problem of Loki*, pp. 46-49, qui cite une variante de la formule, publiée ultérieurement : « *Feyther, Son and Holy Ghoast / naale the divil to this poast ; / throice I smoites with Holy Crok / with this mall Oi throice dew knock / one for God an' one for Wod an' one for Lok!* »

On pense généralement que « *God* », au dernier vers, a pris la place de Hœnir : cf. ci-dessus, n^{os} 1 a, b ; 5 a, b ; 14 I (a).

3. Olrik 1, p. 203 ; 2, p. 82.

4. Olrik 2, pp. 70-78.

TABLE

Première partie
LE TRAVAIL DE L'ŒUVRE

Chapitre premier. À LA RECHERCHE DE L'« IDÉOLOGIE »
DES INDO-EUROPÉENS..... 579

Deuxième partie
L'IDÉOLOGIE TRIPARTIE DES INDO-EUROPÉENS

Chapitre II. LES TROIS FONCTIONS SOCIALES ET COSMIQUES..... 611
Chapitre III. LES THÉOLOGIES TRIPARTIES..... 643
Chapitre IV. LES DIVERSES FONCTIONS DANS LA THÉOLOGIE,
LA MYTHOLOGIE ET L'ÉPOPÉE..... 677

Troisième partie
LA FABRICATION DE L'HISTOIRE

Chapitre V. LES ARCHANGES DE ZOROASTRE ET LES ROIS ROMAINS
DE CICÉRON..... 727

Quatrième partie
LE DISCOURS DE LA MÉTHODE

Chapitre VI. REMARQUES SUR L'INTERPRÉTATION
TRIFONCTIONNELLE DES MARIAGES INDO-EUROPÉENS..... 761
Chapitre VII. RÉHABILITATION DE SNORRI..... 769

Cinquième partie
LE THIASÉ DES SYCOPHANTES

Chapitre VIII. PRO DOMO REVISITED..... 803
En guise de conclusion. Ludus scientiae..... 822
Source des textes..... 825
Tableau des langues indo-européennes..... 826

Composition et mise en pages



N° d'édition : N.01EHBN000295.N001
Dépôt légal : mars 2011